

Faculté de philosophie, arts et lettres

Sexualité des femmes et banalité de l'échange économique-sexuel en Occident

L'arnaque continue

Auteure : Victoire Scudetti

Promotrice : Charlotte Pezeril

Lectrice : Nathalie Grandjean

Année académique 2021-2022

Master de spécialisation en étude de genre

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Scudetti

Victoire

Sexualité des femmes et banalité de l'échange économique-sexuel en Occident

L'arnaque continue

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Scudetti, Victoire

Date : 16/08/2022

Signature de l'étudiant-e :

A handwritten signature in black ink, consisting of a stylized 'V' and 'S' followed by a long horizontal stroke.

Merci à mon entourage pour son soutien indéfectible ;

Merci à ma promotrice Charlotte Pezeril et à ma lectrice Nathalie Grandjean pour leur lecture
attentive ;

Merci à qui de droit pour la création, le maintien et le bon fonctionnement de ce master si
important ;

Merci à toutes les féministes d'hier, d'aujourd'hui et demain pour le combat et l'inspiration
quotidienne !

Table des matières

1. Introduction.....	6
2. Préambule : Le continuum des échanges económico-sexuels	7
2.1. Présentation	7
2.2. Les échanges económico-sexuels en Occident.....	8
2.3. Construction de l’objet d’étude et point réflexif	11
3. Rapports sociaux de sexe, sexualité et féminisme matérialiste	14
3.1. La Grande Arnaque : domestication de la sexualité des femmes	14
3.2. En Occident : une « égalité-déjà-là ? ».....	17
3.2.1. Division sexuelle du travail et accès inégal aux ressources	17
3.2.2. Quelle sexualité pour les femmes en Occident ?.....	18
3.2.3. Socialisation genrée et conditionnement sexuel : connaissance et violence.....	21
4. Dépasser le cadre du féminisme matérialiste.....	24
4.1. Théorie de l’échange sexuel : le « <i>Date Rape</i> »	25
4.2. Sociologie du quotidien et théorie des scripts sexuels : rituels et interactions.....	27
4.2.1. Erving Goffman : L’interactionnisme symbolique	27
4.2.2. Rituels de cours et galanterie : symbolique et temporalité.....	29
4.2.3. John Gagnon et William Simon : Théorie des scripts sexuels	31
4.3. Intimité et économie symbolique : la perspective des “vies connectées”	34
4.4. Sociologie de l’amour et des sentiments : économie affective.....	42
5. Échanges económico-sexuels, désir et consentement : une approche éthique.....	53
6. Conclusion	60
7. Bibliographie.....	64

1. Introduction

La sexualité hétérosexuelle est discutée et analysée par les féministes depuis plusieurs décennies. L'intérêt de ce champ de recherche ne s'essouffle pas et les récents événements, tel que le mouvement #MeToo, ne font que confirmer ce diagnostic. Dans notre société patriarcale, la sexualité reste un lieu quotidien d'expérience et de reproduction d'inégalités de genre, souvent violentes, encore solidement ancrées. Participer à la mise en lumière de ces inégalités vécues quotidiennement par les femmes me semble d'autant plus nécessaire que les discours dressant le faux constat « d'une égalité-déjà-là » se font de plus en plus entendre.

Mon point de départ est le concept d'échange économique-sexuel proposé par la féministe matérialiste Paola Tabet (1987). Il est, tout au long de ce travail, la ligne conductrice, le point focal que j'ai choisi de suivre pour interroger la sexualité « banale » des femmes en Occident. Ce concept étant encore très peu utilisé pour étudier ce sujet, il me semble important de le mobiliser pour participer à la mise en lumière des zones d'ombres qui recouvrent encore la sexualité quotidienne des femmes (dans l'hétérosexualité) et les inégalités qui s'y déroulent. Ces échanges font effectivement partie intégrante de la réalité ordinaire de ces dernières en Occident. Dans ce travail, il sera question d'interroger la manière dont ceux-ci fonctionnent et dont ils sont potentiellement vécus par les femmes dans notre société. Cette recherche me permet de poser un cadre théorique pour comprendre les échanges économiques-sexuels et leurs mécanismes dans une approche sociologique. J'aborde ce travail comme une entrée en matière dans le cadre d'un besoin de recherches plus profondes sur ce sujet fondamental.

Dans la première partie de cette recherche, je présente le concept de Paola Tabet et l'intérêt de l'utiliser pour comprendre la sexualité des femmes d'aujourd'hui en Occident. J'y prends ensuite le temps de définir mon objet de recherche et je propose un rapide retour réflexif sur le travail produit. La deuxième partie correspond à la définition du cadre au sein duquel se déroulent ces échanges. Dans la troisième partie, je dépasse le domaine du féminisme matérialiste afin de confronter, compléter, adapter, nuancer et complexifier la théorie proposée par Paola Tabet, notamment en donnant une place à la capacité d'action et de réflexion des acteur.rice.s. J'y expose plusieurs théories appartenant à la sociologie du quotidien : l'interactionnisme symbolique, la théorie des scripts, la perspective des vies connectées et la sociologie de l'amour et des sentiments. Je clôture ce travail avec une réflexion concernant les liens entre échanges économiques-sexuels, place du désir féminin et possibilité de consentement.

2. Préambule : Le continuum des échanges económico-sexuels

2.1. Présentation

Nous devons le concept d'échange económico-sexuel à la féministe matérialiste¹ et anthropologue italienne Paola Tabet. Elle forge son concept dans les années 1980.² Il correspond aux relations sexuelles impliquant une transaction économique. En étudiant différentes sociétés non occidentales, elle s'est intéressée spécifiquement aux échanges hétérosexuels où il y a « compensation de la part de l'homme pour le service sexuel fourni par une femme³ ». Les compensations peuvent être de nature variable (argent, cadeau, statut social, etc.) et servent précisément à accéder à la sexualité des femmes.⁴ Pour elle, « l'échange económico-sexuel [est le] point central des rapports de pouvoir entre hommes et femmes⁵ ». Le cœur de son travail est la démonstration, à travers le concept d'échange económico-sexuel, des formes d'appropriation des femmes et de leur sexualité.⁶

Elle n'utilise pas le terme de prostitution car celui-ci a un sens trop étroit, trop marqué et galvaudé⁷. En effet, Paola Tabet montre qu'il existe, de par le monde, des actes sexuels rétribués qui ne sont pas appelés « prostitution » et inversement, des femmes qui n'échangent ni actes sexuels, ni argent mais qui sont qualifiées de putains. Elle démontre donc que la rémunération n'est pas l'élément universel qui puisse distinguer la prostitution d'un autre type de relation. En réalité, le terme de « prostitution » définit « l'usage de la sexualité des femmes hors et à l'encontre des structures de l'échange des femmes.⁸ » Cette appellation correspond à un discours sur le pouvoir masculin. Elle a pour fonction de stigmatiser les femmes qui sortent des normes sexuelles décidées par les hommes et donc de contrôler les usages de la sexualité féminine. Il s'agit « à la fois [d']une énonciation des rapports de pouvoir [...] et [d']un instrument de conditionnement et d'imposition de ce pouvoir.⁹ » La catégorie

¹ « Le féminisme matérialiste est un courant du féminisme qui s'est développé dans les années 1970 [...]. Ce courant critique se fonde sur une méthode d'analyse particulière – le matérialisme –, et revendique une égalité réelle entre les hommes et les femmes, considérant que les différences des rôles et des positions sociales sont le fruit de la domination patriarcale et non d'une quelconque nature. L'analyse matérialiste est héritière de la méthode marxiste : la société est analysée en termes de classes antagonistes historiquement constituées, qui ne préexistent donc pas à leur rapport d'opposition. Ce sont des rapports réels entre les groupes – en particulier rapports de production – qui expliquent la constitution de ceux-ci et de leurs caractéristiques : il n'existe pas de dominations naturelles, il n'existe que des dominations matériellement motivées qui expliquent la constitution de groupes dominants et dominés. [...] Les femmes sont ainsi décrites comme une « classe » fondée sur la production d'un travail domestique gratuit. », Laura BERENI, 2008, *Introduction aux Gender Studies*, p.23

² Notamment dans son article « Du don au tarif : les relations sexuelles impliquant une compensation », apparu dans la revue *Les Temps Modernes* en 1987

³ Paola TABET, 2014, *Echange económico-sexuel et continuum*, p.21

⁴ *Ibid.*, p.21-22

⁵ Paola TABET dans Mathieu TRACHMAN, 2009, *La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet*, p.5

⁶ *Ibidem.*,

⁷ Paola TABET, 2004, *La grande arnaque*, p.7-38

⁸ *Ibid.*, p.31-32

⁹ *Ibid.*, p.34

« prostituée » est une « catégorie normative, historiquement et socialement variable, dont la fonction est de fixer les règles d'un usage légitime et illégitime du corps des femmes.¹⁰ »

Paola Tabet parle d'un continuum.¹¹ Cette notion lui permet de montrer que ces échanges ne sont pas exceptionnels mais prennent place dans un grand nombre de situations sexuelles différentes. Ce terme rend explicite le fait qu'il existe une multitude de relations distinctes qui possèdent certaines variables communes et d'autres qui les différencient. L'anthropologue met en avant les variables suivantes : les personnes impliquées dans l'échange, la temporalité de celui-ci (une rencontre, un engagement à vie), la nature de l'échange (les formes de compensation), les prestations (négociées ou non, de manière implicite ou explicite), les types de services fournis (uniquement sexuels ou accompagnés de services domestiques, procréatifs, etc.). Le continuum permet donc de penser « l'éventail des variations de relations économico-sexuelles [parmi lesquelles] se trouvent incluses certaines relations matrimoniales et différentes sortes de relations sexuelles non matrimoniales, y compris les relations « prostitutionnelles »¹² ». Via ce concept, on sort de l'opposition entre mariage et prostitution. Il permet de penser et de mettre en lumière la présence d'échanges d'éléments économiques contre des services sexuels comme étant un élément structurel (plus ou moins implicite) des relations « traditionnelles », c'est-à-dire moralement acceptées, entre hommes et femmes en Occident. Cela montre qu'il ne s'agit pas d'un « phénomène marginal, à la lisière de la société (des sociétés), mais le centre même de la structure sociale, le cœur des rapports sociaux de sexe.¹³ » Tous ces échanges, selon Paola Tabet, parlent le langage de la domination¹⁴ puisque l'hétérosexualité est « un rapport de genre, asymétrique et non réciproque entre hommes et femmes, où l'échange a un sens dominant : une compensation masculine, un paiement qui revêt les formes les plus variées (don, argent, prestige, statut social, promotion) en échange d'une prestation sexuelle féminine¹⁵ ».

2.2. Les échanges économico-sexuels en Occident

Dans son livre « *La grande arnaque* », Paola Tabet ne fait que mentionner la présence d'échanges économico-sexuels dans les relations « ordinaires » et « traditionnelles » en

¹⁰ Marlène BENQUET, Mathieu TRACHMAN, 2009, *Actualité des échanges économico-sexuels*, p.1

¹¹ Paola TABET, 2004, p.7-38

¹² *Ibid.*, p.17

¹³ Paola TABET, 2014, p.4

¹⁴ Paola TABET, 2004, p.55

¹⁵ Marlène BENQUET, Mathieu TRACHMAN, 2009, p.1

Occident : « Que disent d'autre, en effet, aux États-Unis comme en Europe, les bouquets de fleurs offerts aux femmes courtisées ? Sous couvert « d'attention » ou de « gentillesse », qu'établissent donc ces bouquets, sinon qu'il y a un sujet qui peut demander, et une sexualité qui a davantage de droits ? C'est le langage du pouvoir qui s'exprime à travers ces rituels sociaux. Si les fleurs ne constituent pas un paiement, ne sont pas une monnaie, il n'en reste pas moins qu'elles sont un don/discours et qu'elles proclament la subordination de la sexualité des femmes.¹⁶ » Dans une publication¹⁷ et une interview¹⁸ plus récentes, elle déplore l'utilisation quasi exclusive du concept pour étudier la prostitution et non pas la sexualité légitime (non stigmatisée) où ces échanges sont invisibilisés. Comme elle l'explique, une difficulté inhérente à cet objet de recherche précis est le fait que ces échanges ont tendance à être difficilement reconnus, avoués ou sont même complètement niés par les individu.e.s. Pourquoi ? Premièrement, cette dénégaration sert à tracer une frontière « morale » et à distancier la Femme de la Putain. Ce stigmatisme pèse sur toutes les femmes et sert à les garder dans une sexualité légitime décidée par les hommes.¹⁹ La prostitution sert de « bouc émissaire qui permet de restaurer l'illusion de gratuité des relations sexuelles ou affectives « ordinaires »²⁰ ». Deuxièmement, dans la vision occidentale, l'amour et la sexualité légitimes apparaissent comme le dernier bastion préservé de la sphère économique et du marché. Ce mécanisme est mis en avant par la sociologue états-unienne Viviana Zelizer sous le nom de « mondes antagonistes ». Cette conception correspond à l'idée – tant présente chez les individu.e.s que dans la recherche – qu'une différence et une séparation fondamentale existe entre les relations intimes (sphère d'affectivité et de solidarité) et les transactions économiques (sphère de calcul et de recherche d'efficacité). Celles-ci seraient des sphères séparées et inconciliables car tout contact entre elles provoquerait « une pollution morale » et donc leur corruption. C'est pourquoi les frontières entre elles doivent rester nettes et solides. Suivant cette idée, quand le sexe est à vendre, il ne peut que donner lieu à des relations fausses.²¹ Troisièmement, l'égalité formelle entre hommes et femmes ainsi que l'émancipation économique de ces dernières donnent l'illusion d'une « égalité-déjà-là »²². Ce point de vue rend impossible la présence des échanges puisqu'ils traduisent l'inégalité. Traiter de ce sujet me semble primordial pour secouer et exposer toutes ces fausses croyances.

¹⁶ Paola TABET, 2004, p.80-81

¹⁷ Paola TABET, 2014, pp.18-59

¹⁸ Mathieu TRACHMAN, *La banalité de l'échange*, 2009, pp.1-29

¹⁹ Gail PHETERSON, 1993, *The Whore Stigma : Female Dishonor and Male Unworthiness*, pp.39-64

²⁰ Christophe BROQUA, Catherine DESCHAMPS, 2014, *Transactions sexuelles et imbrication des rapports de pouvoir*, p.10

²¹ Viviana ZELIZER, 2005(c), *Intimité et économie*, p.18-20

²² Le « mythe de l'égalité-déjà-là » proposé Christine Delphy correspond à l'idée (fausse) selon laquelle les inégalités entre hommes et femmes ont bien existé et qu'elles existent encore ailleurs mais plus chez nous. Les quelques malheureuses qui restent disparaîtront bientôt d'elles-mêmes. Marie BRUYER, Nicole VAN ENIS, 2010, *Le « mythe de l'égalité-déjà-là »*

L'intérêt de cette recherche – comme mise en lumière de mécanismes de domination masculine encore trop invisibilisés – apparaît également suite à deux affaires qui ont bousculé l'actualité (féministe) de ces dernières années. Au printemps 2011, ce qu'on a appelé « l'affaire DSK²³ » a remis sur le devant de la scène les discussions sur « l'art de séduire à la française », créant un débat important autour de la galanterie. Selon Claude Habib, « pour que la galanterie fonctionne, il faut une certaine prévisibilité des attentes de chaque sexe vis-à-vis de l'autre : l'homme entraîne (il est entraînant), la femme résiste ou cède. Il a l'initiative, elle a le dernier mot²⁴ ». Cela rend explicite l'idée que les différents rituels (économiques) appartenant à cette « séduction à la française » (bouquets de fleurs, chocolats, prise en charge des dépenses du rendez-vous, etc.) correspondent en fait à des schémas d'échange économico-sexuel. La galanterie érotise la hiérarchie des sexes, la fait passer pour une nécessité, un raffinement et dans le même temps, ritualise et occulte les rapports de pouvoir. Elle transforme la domination masculine en effet de générosité, promeut l'idée d'une égalité dans la différence et dans le même temps réaffirme cette « égalité-déjà-là ».²⁵ Or, selon Mélanie Gourarier, si l'égalité est vue comme acquise cela a pour effet d'effacer les inégalités effectives et de rendre obsolètes les revendications féministes, faisant passer ces dernières pour injustes et excessives.²⁶ Il me semble que tout travail permettant de défaire ce genre de pensées dangereuses est fondamental. Concernant « l'affaire Weinstein²⁷ », bien qu'il s'agisse de la dénonciation d'agressions sexuelles systématiques à Hollywood de la part d'un homme de pouvoir et sans vouloir minimiser la réalité abusive et violente de ces événements, ceux-ci peuvent être compris comme appartenant structurellement aux échanges économico-sexuels dans une société patriarcale violente sous la forme de « promotions canapé ». Le mouvement #MeToo qui en découle et sa gigantesque ampleur ont permis, entre autres choses, de (re)mettre sur le devant de la scène et de donner de l'amplitude à différents combats féministes, dont la question du consentement²⁸. L'échange économico-sexuel, comme toutes questions sexuelles aujourd'hui, interroge ce dernier.

²³ Cette affaire, du nom de l'ancien patron du Fonds Monétaire International (FMI), Dominique Strauss-Kahn, concerne les accusations d'agression sexuelle portées contre lui par une « femme de chambre » d'un grand hôtel new-yorkais où il a séjourné.

²⁴ Claude HABIB cité dans Mélanie GOURARIER, 2014, *Quand les hommes veulent être le prix de l'échange*, p.256

²⁵ Mélanie GOURARIER, 2017, *Alpha Mâle*, p.64-65

²⁶ Mélanie GOURARIER, 2013, « Désaffecter » la galanterie masculine, p.208

²⁷ Cette affaire correspond à la dénonciation publique, par une douzaine de femmes, de harcèlements, d'agressions sexuelles et de viols commise par Harvey Weinstein, producteur de cinéma américain puissant. Par la suite, beaucoup plus de personnalités féminines l'ont dénoncé pour les mêmes agissements. La connaissance, de longue date, de rumeurs de « promotion canapé » le concernant ont été rapportées par diverses personnalités et dans l'article « Harvey's Girls » (2010). En 1998 déjà, Gwyneth Paltrow déclarait publiquement lors d'une émission que Weinstein « peut vous obliger à faire un truc ou deux ».

²⁸ Mona CHOLLET, 2021, *Réinventer l'amour*, p.11

2.3. Construction de l'objet d'étude et point réflexif

Selon Christophe Broqua et Catherine Deschamps, « le défi scientifique majeur autour de l'échange économico-sexuel reste de parvenir à saisir et à mettre à jour l'ordinaire qui se trouve sous nos yeux mais échappe pourtant le plus souvent à notre regard²⁹ ». Mon objectif dans le cadre de ce travail théorique est de participer modestement à ce défi. Une partie de la littérature consultée pour la construction de ce travail atteste de la présence systématique et structurelle des échanges économico-sexuels dans les relations hétérosexuelles « banales », sans toutefois toujours utiliser le concept. Ce constat n'étant plus à faire, l'objet de ce travail correspondra davantage à saisir et à questionner les mécanismes, les fonctionnements et les logiques qui les sous-tendent en Occident. En partant de l'échange économico-sexuel pour comprendre les relations hétéro-sexuelles³⁰ et les dynamiques de pouvoir qui y sont attachées, je souhaite construire une boîte à outils qui permette d'observer, de questionner et de débattre du sujet. À travers une exploration théorique, mon objectif est de proposer une sorte de « squelette conceptuel », un cadre particulier à partir duquel penser et interroger une partie du continuum de ces échanges. Pour se faire, la suite de ce travail correspond à la mise en lien de travaux et théories sociologiques – qui abordent plus ou moins directement ces échanges – et qui m'ont semblés intéressants pour, je l'espère, confronter, étayer, adapter et nuancer la théorie de Paola Tabet. Ce travail étant limité par le cadre précis du mémoire, je ne prétends pas fournir une étude exhaustive sur la question mais plutôt proposer une piste de réflexion. Ma question est la suivante : « Comment penser et comprendre les fonctionnements des échanges économico-sexuels qui ont lieu dans les relations sexuelles quotidiennes et « ordinaires » en Occident ? » Celle-ci me servira de fil rouge tout au long de ce travail. Mon objet de recherche correspond aux échanges économico-sexuels hétérosexuels (dans le sens d'une compensation de la part de l'homme contre un service sexuel de la part de la femme), quotidiens et ordinaires (socialement valorisées), implicites et légitimes. Je me concentrerai tout particulièrement sur une période s'étalant de la rencontre à ce qui précède l'emménagement du couple sans enfant. L'emménagement d'un couple et la présence d'enfant correspondent quasi automatiquement à un changement (et une complexification) de la manière dont l'argent circule au sein de celui-ci. L'emménagement est aussi une étape symbolique qui traditionnellement témoigne d'un engagement relationnel et sentimental plus profond des partenaires. Malgré l'importance et l'intérêt de ce moment, le fait de poser cette limite me permet de circonscrire mon objet d'étude dans le cadre de ce travail. Aussi, je me

²⁹ Christophe BROQUA, Catherine DESCHAMPS, 2014, p.17

³⁰ Cette orthographe est choisie pour clarifier le fait que je parle de relations sexuelles (aspect physique) qui ont lieu dans l'hétérosexualité

concentrerai d'avantage, comme Paola Tabet, sur l'aspect féminin de l'échange. Enfin, loin de considérer l'hétérosexualité comme la norme, le fait de privilégier ces échanges me permet de rester dans le même cadre d'analyse que Paola Tabet (dans le même sens d'échange) ainsi que d'étudier « le lieu par excellence de l'oppression des femmes par les hommes³¹ ».

Comme l'explique Rose-Marie Lagrave, utiliser le concept d'échanges économico-sexuels pour étudier l'Occident, c'est les y rendre visibles et concevables. C'est rendre perceptibles les forces qui les soutiennent. C'est se donner le moyen de comprendre l'utilité du stigmat de la Putain et d'exposer nos jugements moraux. C'est pointer la porosité des frontières entre marchand et non-marchand et l'illusion de la gratuité de l'hétéro-sexualité. C'est aussi une manière de donner à voir les normes et stéréotypes patriarcaux qui prennent place, se jouent, et se répètent dans les relations hétérosexuelles. C'est un moyen de nuancer et de complexifier notre compréhension de ces relations.³² Via ce concept, il est possible de rendre descriptibles et concevables des réalités qui sans lui sont invisibles. Toutefois, c'est un travail ardu. Une des grandes difficultés rencontrées me semble être inhérente à la microsociologie du quotidien : Il est difficile de penser l'ordinaire. Comme l'explique Manon Garcia : « c'est précisément ce qu'on ne pense pas parce qu'il va de soi, qu'il n'y a rien qui le distingue, pas de relief qui permette à la pensée de s'y accrocher pour en dire quelque chose. [...] on dirait qu'il n'y a rien à en dire et rien à en penser. Alors qu'on pourrait penser que ce qu'il y a pour nous de plus quotidien est aussi ce qu'il est le plus facile de connaître, dès que l'on essaie de se saisir de l'ordinaire, il nous échappe.³³ » J'ai éprouvé une grande difficulté à voir et comprendre ce que mes lectures mettaient en avant tout en séparant cela de mes interprétations personnelles basées sur mes propres expériences. Cela m'a amenée à être particulièrement attentive au fait que je fais complètement partie de mon objet d'étude. Cela veut dire que, malgré la distance que j'ai essayé de prendre par rapport à mon sujet, j'ai un point de vue situé sur celui-ci. J'ai un rapport particulier individuel et social à mon objet attaché à ma situation assez privilégiée de femme, blanche, valide, hétérosexuelle, universitaire formée en sociologie et en études de genre. Je suis contrainte par le type de « filtre » que je peux porter sur le sujet. Ma « situation » a certainement guidé mon choix de sujet, ma manière de le travailler et la forme définitive de ce travail. J'ai toutefois fait l'effort de dépasser mon positionnement à l'aide de nombreuses lectures. En vérité, je pense qu'engagement et savoir se construisent mutuellement et ne se nuisent pas. Comme le dit Eric

³¹ Manon GARCIA, 2018, *On ne nait pas soumise, on le devient*, p.28

³² Rose-Marie LAGRAVE, 2014, *Postface*, p.373

³³ Manon GARCIA, 2018, p.94-95

Fassin, « la science est toujours déjà engagée³⁴ ». Les questions sexuelles sont toujours politiques ainsi que la démarche qui les étudie. L'enjeu qui sous-tend ce travail est politique, ma volonté et ma motivation le sont aussi. Ce travail ne peut pas s'en détacher car je suis un être politique engagé dans mon sujet. Ce que je peux faire, c'est être transparente sur mon incapacité à la neutralité totale.

Je suis consciente de certaines limites de ce travail, inhérentes aux choix que j'ai posés. Le fait d'avoir choisi d'observer une partie précise du continuum me rend aveugle à diverses réalités qui ne manquent pas d'intérêt (les échanges dans les couples homosexuels, les échanges qui se passent dans le sens inverse, etc.). Dans le même temps, la part de la population étudiée reste assez générale. Ce que je veux dire c'est que je ne fais pas, par exemple, de distinction d'âge, de classe sociale ou encore d'origine ethnique. Je crains que cela puisse me pousser, par moment, à manquer de nuance et à formuler des généralités abusives³⁵. Il aurait été intéressant d'inclure, au minimum, une différenciation de classe. Les femmes défavorisées étant potentiellement plus dépendantes que les autres, elles ne vivent probablement pas les échanges économico-sexuels de la même manière que les femmes plus favorisées. Le cadre que je développe pour penser les échanges économico-sexuels banals en Occident se veut donc général. Et il appelle, de fait, à « un remplissage » – à être nuancé, éprouvé et complété – via, entre autres, des études de terrain suivant une approche intersectionnelle. Pour l'heure, il me semble important de « commencer » par proposer un premier modèle, à la vue du peu de littérature existante sur ce sujet précis.

Enfin, je trouve important de préciser que mon sujet d'étude m'oblige à rendre compte du système qu'est le patriarcat et me force, par conséquent, à mettre en avant l'unique modèle hétérosexuel binaire (potentiellement transphobe) et monogame qui en fait partie. Cela me contraint malheureusement d'exclure de nombreuses personnes, de les rendre invisibles. Toutefois, en exposant certains des principes qui soutiennent ce modèle patriarcal – qui écrase ces personnes au quotidien – j'entends participer à la production d'outils qui permettent de le combattre.

³⁴ Eric FASSIN, 2009, *Le sexe politique*, p.304

³⁵ Comme l'explique très justement Kate Manne : « Les femmes blanches de la classe moyenne en particulier ont été critiquées à juste titre pour avoir pratiqué le féminisme d'une manière qui se généralise à l'excès, voire s'universalise, sur la base de leurs propres expériences. » (Ma traduction). Kate MANNE, 2018, *Down Girl*, p.14

3. Rapports sociaux de sexe, sexualité et féminisme matérialiste

3.1. La Grande Arnaque : domestication de la sexualité des femmes

Paola Tabet insiste sur les doubles standards concernant les « normes sexuelles » genrées. Pour les hommes « on tient pour normal, à tout le moins l'on tolère, qu'ils aient de nombreux rapports sexuels et différentes sortes de relations, y compris simultanées³⁶ », alors que la sexualité des femmes est sous contrôle, obligée et génitale, canalisée vers la reproduction obligatoire et le service sexuel.³⁷ Pour l'autrice, la quasi unidirectionnalité de l'échange économique indique l'inégalité de pouvoir entre les sexes.³⁸ Il est l'élément essentiel qui transforme la sexualité féminine en une sexualité de service : « Mais le don/rémunération, par son caractère systématique et la constance de son orientation, prend une valeur qui excède le simple paiement. [...] [L]'inégalité au sein même de la sexualité est affirmée et verrouillée par le don/paiement. Autrement dit, *le don suppose et constamment impose une différence entre les sujets sexuels*. Pour qui le reçoit, il implique un renoncement, fut-ce partiel, à ses propres besoins sexuels, à son désir propre. En ce sens, *le don parle le langage de la domination*. Le seul fait de donner *systématiquement* [...] en échange de l'acte sexuel d'une autre personne, non seulement son propre acte sexuel, mais par surcroît un don, suppose que l'on ne reconnaît pas à la sexualité de l'autre la même urgence, la même nécessité et la même autonomie. [...] [A] travers le don et par son truchement, *la sexualité des femmes est déclarée (et rendue) différente de la sexualité des hommes*, l'acte sexuel des femmes est nié en tant qu'expression équivalente de sexualité propre, *à égalité de droit*, et se transforme ou tend à se transformer en service. Ou, du moins, on voit se former un agrégat de service et de sexualité passablement difficile à démêler.³⁹ » La sexualité est organisée socialement à l'intérieur des rapports de pouvoir que sont les rapports de sexe. Ce sont eux qui lui donnent sa forme.⁴⁰ Pour Paola Tabet, l'échange économique-sexuel est central à ces rapports et se pose comme « le résultat et [...] comme un des instruments d'un processus qui tend au conditionnement de la sexualité des femmes⁴¹ ». Pour expliquer le mécanisme de la domestication de la sexualité des femmes, elle avance trois arguments principaux.

³⁶ Paola TABET, 2004, p.10

³⁷ Paola TABET, 2014, p.41

³⁸ Les féministes matérialistes utilisent traditionnellement les termes de sexes et de rapports (sociaux) de sexes dans la tradition de la théorie marxiste, pour appuyer l'idée de domination. Comme je rend compte d'un travail où ce sont ces termes qui sont utilisés, je les utilise aussi. Toutefois quand cela me semble opportuns, je préfère utiliser le terme de genre, celui-ci n'induisant pas de confusion et une idée de recouvrement entre sexe biologique et « sexe social » et amène moins, selon moi, à une sorte de dichotomie naturalisante abusive. Il suppose aussi une hiérarchie et une opposition.

³⁹ Paola TABET, 2004, p.54-55

⁴⁰ Paola TABET, 2014, p.22

⁴¹ *Ibid.*, p.41

Le premier moyen correspond à la dépendance matérielle des femmes. Cette dépendance renvoie à la division sexuelle du travail et à l'accès limité des femmes aux ressources. Les femmes sont, et ont toujours été, exploitées par les hommes, fournissant une extraordinaire quantité de travail et étant systématiquement privées par les hommes du fruit de leur labeur. C'est cette exploitation matérielle qui crée les conditions du continuum de l'échange, car les femmes n'ont alors pas d'autre choix que de monnayer implicitement ou explicitement leur sexualité pour accéder à des ressources. Leur sexualité devient un service.⁴² Cela a notamment permis aux hommes de définir la sexualité qu'ils souhaitent obtenir selon leurs propres intérêts.⁴³ Comme le pointe Paola Tabet, cette dépendance matérielle s'accompagne d'une forme de « dépendance psychologique » puisque les femmes éprouvent de la reconnaissance pour le « mari nourricier », les poussant en retour à satisfaire leurs besoins afin d'augmenter leur estime d'elles-mêmes.⁴⁴ La domination dépasse donc le cadre strictement économique puisque « le don scelle une domestication qui s'actualise à travers un puissant mélange de violence et de récompense/valorisation pour faire accepter une norme imposée. [...] La boucle est bouclée : le don manifeste sa logique de domination, en récompensant et en valorisant une sexualité requise et imposée comme un service.⁴⁵ »

Le second moyen correspond à l'omniprésence de la violence envers les femmes. Celle-ci peut prendre des formes multiples : de la pression et du harcèlement, aux coups et à la violence physique en passant par le chantage et la menace. Elle fonctionne, dans la sexualité, « comme l'un des mécanismes sociaux essentiels par lequel les femmes sont contraintes à occuper une position subordonnée par rapport aux hommes⁴⁶ ». La violence – dont le viol – conjugale/intrafamiliale est la violence la plus répandue et tolérée, voir approuvée et justifiée.⁴⁷ Cet outil est particulièrement efficace car toutes les femmes n'ont pas besoin d'avoir vécu des violences pour savoir que c'est une possibilité et donc contraindre elles-mêmes leur comportement afin de l'éviter.⁴⁸

Le troisième moyen correspond à l'empêchement et à la limitation de l'accès des femmes à la connaissance. Selon Paola Tabet, partout et de tout temps, la classe dominante des hommes a réussi à maintenir le monopole du savoir et à en exclure les femmes. Au même titre que la

⁴² Il n'est pas difficile d'imaginer ces échanges historiquement en Occident quand on sait qu'en France, les femmes ont dû attendre 1965 pour pouvoir travailler et ouvrir un compte en banque à leur nom sans l'accord de leur mari. Leur dépendance matérielle et sociale envers les hommes était alors la plus totale rendant l'échange économique-sexuel nécessaire.

⁴³ Paola TABET, 2004, p.143-170 ; Paola TABET, 2014, p.58

⁴⁴ Paola TABET, 2014, p.44

⁴⁵ Paola TABET, 2004, p.66-67

⁴⁶ Radhika COOMARASWAMY dans Paola TABET, 2014, p.50

⁴⁷ *Ibid.*, p.48-50

⁴⁸ Paola TABET, 2014, p.49 ; Paola TABET, 2004, pp.157-161

violence, le fait de bloquer l'accès à la connaissance dans tous les domaines est fondamental au maintien du pouvoir. Sans connaissances et avec une imagination dominée/écrasée/étouffée, imaginer et penser le changement semble impossible. L'accès (et le non-accès) à la connaissance dans le domaine de la sexualité est extrêmement genré : « L'interdit plus ou moins rigoureux, imposé dès la petite enfance, de connaître et d'explorer son propre corps (et sa sexualité pour les femmes) [...] constitue un élément essentiel dans le modelage de la sexualité féminine possible. »⁴⁹ L'adolescente « ne doit rien savoir, ne pas avoir un désir à elle⁵⁰ ». Elle ne peut donc pas connaître son désir, l'imaginer, le construire : « La contrainte sociale pèse de tout son poids sur les comportements des femmes dans les sociétés les plus diverses, avec le modèle normatif de la jeune fille sérieuse, innocente, qui ne sait rien du sexe et attend que l'homme prenne l'initiative, opposé au modèle de la fille stigmatisée, comme « putain », la fille qui sait et qui décide.⁵¹ » L'unique construction de la sexualité que les femmes puissent envisager c'est celle « du coït tout court », vision ô combien étriquée.⁵² Cela ne rend pas surprenant le fait que pour les femmes « l'important dans les rencontres sexuelles est d'aller au-devant des besoins et des désirs des hommes⁵³ ». Comme le résume de manière très juste la féministe matérialiste Nicole-Claude Mathieu : « la violence physique et la contrainte matérielle et mentale sont un coin enfoncé dans la conscience. Une blessure de l'esprit.⁵⁴ »

L'ensemble de ces éléments forme un système qui construit les « rapports de classe de sexe » qui sont une grande arnaque : « L'échange économico-sexuel constitue ainsi, on peut le dire, la charnière du rapport de classe entre les hommes et les femmes, un rapport sous-jacent et articulé aux systèmes sociaux et économiques les plus divers et qui pourtant en constitue le fondement. Un système diversifié, puissant et en même temps d'une extraordinaire compacité. On se trouve face à un rapport global qui lie oppression sexuelle, limitation de la connaissance et exploitation économique. [...] Comme dans un tour de prestidigitation, le travail accaparé des femmes disparaît ; ce qui est occulté, c'est l'expropriation des ressources et des moyens de production qu'elles subissent et, par un renversement idéologique de la réalité, la domination et l'exploitation apparaissent comme des faits d'évidences, découlent de

⁴⁹ Paola TABET, 2004, p.166

⁵⁰ Paola TABET, 2014, p.54

⁵¹ Paola TABET, 2004, p.166

⁵² Paola TABET, 2004, p.161-168 ; Paola TABET, 2014, pp.50-56

⁵³ Janet HOLLAND and al. dans Paola TABET, 2014, p.54

⁵⁴ C'est Nicole-Claude Mathieu qui, selon moi, chez les féministes matérialistes, propose la théorie la plus aboutie concernant la conscience dominée des femmes. Il est particulièrement intéressant de lire les deux féministes en parallèle, leurs théories sont particulièrement complémentaires. Je n'ai malheureusement pas l'espace d'aborder plus avant les travaux de Mathieu.

la « nature » différente des deux sexes. [...] Le cercle de violence et d'exploitation, d'annihilation intellectuelle et physique des femmes se referme sur cette arnaque, sur cette singulière et combien amère duperie, spécifique aux rapports de genre.⁵⁵ »

3.2. En Occident : une « égalité-déjà-là ? »

Divers changements sociétaux interrogent la pertinence contemporaine et les limites du concept, dans sa capacité descriptive et explicative. Comme François De Smet l'explique : « on a coutume de nommer au rang des facteurs ayant remis en question le continuum de l'échange économique-sexuel l'indépendance financière nouvelle des femmes, acquise par leur arrivée massive dans le monde du travail salarié, ainsi que leur libération sexuelle.⁵⁶ » Toutefois, pour Paola Tabet, ces changements ont eu pour conséquence de modifier et complexifier les fonctionnements de l'échange économique-sexuel, plutôt que de l'affaiblir. Elle explique que : « nous sommes en fait dans une évolution qui offre des alternatives plus agréables aux hommes (en fait plutôt aux hommes blancs de classe moyenne). Si beaucoup de choses sont en train de se restructurer, c'est encore largement à l'intérieur du cadre des rapports sociaux de sexe en tant que rapports de classe⁵⁷ ». Dans cette partie, je pose une première proposition de cadre dans lequel se déroule actuellement la sexualité (féminine), cela en essayant de mettre en avant les mêmes éléments que ceux pointés précédemment.

3.2.1. Division sexuelle du travail et accès inégal aux ressources

Il est vrai que l'arrivée et la présence massive des femmes sur le marché du travail leur confèrent une plus grande autonomie matérielle. Pourtant, la division sexuelle du travail (productive et reproductive) reste une réalité prégnante. Cette division (verticale et horizontale) commence dans la scolarité et permet aux hommes d'accumuler un capital culturel plus important et plus prestigieux que les femmes (bien que ces écarts aient diminué).⁵⁸ Sur le marché du travail, les femmes font face à une ségrégation horizontale (elles restent cantonnées dans des métiers féminins, les « métiers de service ») et verticale (elles accèdent peu aux postes de pouvoir et donc aux postes les mieux rémunérés) importante.⁵⁹ Elles occupent les postes les plus précaires et elles sont majoritaires dans le travail à temps

⁵⁵ Paola TABET, 2004, p.169-170

⁵⁶ François DE SMET, 2019, *Eros Capital*, p.187

⁵⁷ Paola TABET dans Mathieu TRACHMAN, 2009, p.18

⁵⁸ Margaret MARUANI, 2017, *Travail et emploi des femmes*, pp.5-29

⁵⁹ *Ibid.*, pp.30-52

partiel. Elles sont davantage soumises au sous-emploi et au risque de chômage.⁶⁰ À cela s'ajoutent les grandes inégalités qui perdurent dans la prise en charge du travail domestique/reproductif. À travers ce travail gratuit, elles fournissent une double journée de travail et donc un surtravail.⁶¹ À ces constatations, on peut ajouter la réalité d'un accès différent aux ressources et des inégalités salariales. Dans le monde entier, la quasi-totalité des richesses reste aux mains des hommes bien que les femmes exécutent plus de la moitié des heures de travail.⁶² Dans et hors de la sphère privée les hommes ont plus de « droits, [de] pouvoir, des privilèges et des responsabilités⁶³ ». Caroline Henchoz pointe le fait qu'au niveau sociétal, en tant que classe, les hommes ont plus de pouvoir économique, de propriétés (capital économique), de pouvoir politique et de prestige (capital symbolique). Elle ajoute qu'au « niveau interactionnel, l'autorité masculine est reconnue et préservée⁶⁴ ». Cela signifie, par exemple, que dans une conversation, les hommes s'imposent avec plus de facilité que les femmes. Cela n'est pas étonnant puisque les filles sont toujours encouragées à développer des comportements liés à la passivité, la gentillesse et la dépendance quand les hommes sont poussés à exprimer des comportements plus valorisés tels que l'agressivité, la poursuite de la réussite et la force.⁶⁵

Comme on le comprend déjà, l'indépendance économique des femmes n'est pas une condition suffisante de leur émancipation car, comme le disait Simone De Beauvoir : « La femme qui s'affranchit économiquement de l'homme n'est pas pour autant dans une situation morale, sociale, psychologique identique à celle de l'homme. [...] Le fait d'être une femme pose aujourd'hui à un être humain autonome des problèmes singuliers.⁶⁶ »

3.2.2. Quelle sexualité pour les femmes en Occident ?

La sexualité, loin d'être une vérité biologique « naturelle », renvoie à des configurations sociales. Les limites claires de ce qui est sexuel ou non sont floues (et impossibles à établir) car ce qui est considéré comme sexuel varie – fait l'objet de débat et de contestation – d'une société à l'autre mais également à l'intérieur des sociétés. Il n'existe pas une sexualité unique hégémonique.⁶⁷ Toutefois, à travers mes lectures, il me semble possible de proposer un

⁶⁰ *Ibid.*, pp.53-74

⁶¹ Michel BOZON, 2005, *Sociologie de la sexualité*, p.73-74

⁶² Caroline HENCHOZ, 2008, *Le couple, l'amour et l'argent*, p.30-33

⁶³ *Ibid.*, pp.21-52

⁶⁴ *Ibid.*, p.36

⁶⁵ Noémie RENARD, 2018, *En finir avec la culture du viol*, p.88

⁶⁶ Simone DE BEAUVOIR, 1946, *La femme indépendante*, p.48-49

⁶⁷ Michel BOZON, 2001, *Orientations intimes et construction de soi*, p.11-15

premier tableau rapide de normes assez générales concernant la sexualité féminine « ordinaire » et valorisée en Occident.⁶⁸

Pour Michel Bozon, la sexualité n'est plus faite d'injonctions absolues religieuses ou communautaires mais semble être le fruit de logiques plus individuelles. Les biographies sexuelles et affectives ont tendance à se diversifier, à se complexifier et à être de plus en plus séparées du mariage. Les normes sexuelles fonctionnent davantage comme un moyen pour les individus d'ordonner et d'interpréter la signification de leurs comportements en liant les expériences personnelles et le contexte relationnel et situationnel. Elles sont principalement transmises horizontalement (pairs, partenaires, etc.) et semblent être de plus en plus flexibles et évolutives. Pour le sociologue, les transformations de la sexualité ne signifient pas un relâchement du contrôle social mais plutôt une intériorisation de celui-ci.⁶⁹ À travers, notamment, le développement de la psychologie, « la sexualité est devenue une des expériences fondamentales de la construction de la subjectivité et du rapport à soi-même⁷⁰ ». Pour Nathalie Bajos, Michel Ferrand et Armelle Andro, la « révolution sexuelle », quant à elle, a permis la construction d'un « nouveau modèle » d'une sexualité épanouie et assumée dans laquelle la spontanéité et les plaisirs du corps sont valorisés. Elle a appelé à une « jouissance sans entrave » dans un contexte de plus grande mixité entre hommes et femmes, du déclin du mariage et de la diffusion de la contraception. Pour elleux, la « libération » est, en fait, devenue « injonction » en imposant la responsabilité individuelle d'atteindre la réalisation optimale de ses possibilités sexuelles. Toutefois, cette injonction à une sexualité « libérée » est en réalité la traduction d'une « sexualité masculine » généralisée qui accroît la disponibilité du corps et de la sexualité féminine.⁷¹

En vérité, les rapports sociaux de genre et les rôles performés par chacun.e.s dans la sexualité et les relations amoureuses se sont modifiés mais pas radicalement transformés.⁷² Si Nathalie Bajos & al. notent effectivement un rapprochement des trajectoires et des attitudes sexuelles des hommes et des femmes, l'asymétrie dans la sexualité, les doubles standards en matière de normes sexuelles, restent fort prégnants⁷³. Actuellement, hommes et femmes

⁶⁸ Dans son texte célèbre « Penser le sexe », Gayle Rubin propose un travail extrêmement intéressant, appuyé par deux diagrammes, concernant les hiérarchies sexuelles, c'est-à-dire des guides de « sexualité moralement bonne, normale et naturelle ». On y retrouve notamment l'hétérosexualité non commerciale. Dans Gayle RUBIN, 2020 (2010), *Surveiller et jouir*, pp.135-210

⁶⁹ Michel BOZON, 2005, p.42-45

⁷⁰ *Ibid.*, p.76

⁷¹ Michel FARRAND, Nathalie BAJOS, Armelle ANDRO, 2008 (b), *La sexualité à l'épreuve de l'égalité*, p.560

⁷² Michel BOZON, 2005, p.74

⁷³ Michel FARRAND, Nathalie BAJOS, Armelle ANDRO, 2008 (a), *Accords et désaccords : variations autour du désir*, pp.359-380

connaissent de multiples partenaires sexuels mais les femmes continuent d'avoir largement moins de partenaires différents que les hommes.⁷⁴ Alors que la sexualité marquait « la finalité » de la cour amoureuse, aujourd'hui les relations commencent très souvent par la relation sexuelle.⁷⁵ Toutefois, de manière générale, la sexualité féminine reste amplement inscrite dans le registre du sentiment amoureux et de la relation.⁷⁶ Les femmes continuent d'intérioriser des attentes sociales très contraignantes à leur égard et anticipent les jugements sévères qui visent celles qui ont des expériences multiples. Dans une sorte de « schizophrénie intériorisée »⁷⁷, les femmes tentent de « trouver un juste milieu » entre ces injonctions contradictoires : avoir une sexualité libre comme les hommes (pour éviter l'étiquette de femme incomplète, frigide) sans toutefois en avoir le droit (fille facile). La systématique de l'initiative masculine et la prescription de la passivité féminine sont des normes en recul mais toujours présentes.⁷⁸ Selon Michel Bozon, « passés les débuts du couple, la sexualité deviendrait un domaine masculin, dans lequel le rôle de la femme serait de répondre à la sollicitation de l'homme, plutôt que de proposer⁷⁹ ». Il continue : « Alors que les hommes sont pensés comme des sujets désirants indépendants, les femmes continuent à être vues comme des objets à posséder, au mieux comme des sujets au désir modéré, attentifs au désir qu'ils peuvent susciter. C'est aux femmes qu'il incombe de résoudre les tensions de la sexualité : on attend d'elles qu'elles tentent de stabiliser et de réguler le désir des hommes, en le contenant dans une relation ou dans un couple. Dans les relations sexuelles, leurs buts ne sauraient être qu'amoureux ou conjugaux.⁸⁰ »

Nathalie Bajos, & *al.* dans une enquête menée en France en 2008, pointaient la forte persistance générale de l'adhésion à la vision différentialiste de la sexualité. Ces sociologues expliquent que cette vision « situe l'origine des différences femmes/hommes dans la nature, [et] permet de légitimer des pratiques encore inégalitaires entre les sexes dans les autres sphères sociales⁸¹ ». Selon leur enquête, hommes et femmes continuent d'adhérer majoritairement à l'idée de besoins sexuels naturels masculins plus importants.⁸² De toute évidence, cette croyance a des conséquences concrètes sur les pratiques sexuelles : « dans la mesure où les femmes qui considèrent que les hommes *ont par nature plus de besoins sexuels*

⁷⁴ Henri LERIDON, 2008, *Le nombre de partenaires*, pp.215-242

⁷⁵ Eva ILLOUZ, 2020, *La fin de l'amour*, p.113

⁷⁶ *Ibid.*, pp.108-124

⁷⁷ Je renvoie implicitement aux commentaires de Nicole-Claude Mathieu concernant les reproches faits par Derek Freeman à Margaret Mead dans son célèbre texte « Quand céder n'est pas consentir », dans Nicole-Claude MATHIEU, 2013 (1991), *L'anatomie politique*, pp.121-208

⁷⁸ Michel BOZON, 2005, p.68-73

⁷⁹ *Ibid.*, p.72

⁸⁰ *Ibid.*, p.75

⁸¹ Michel FARRAND, Nathalie BAJOS, Armelle ANDRO, 2008 (b), p.546

⁸² Michel FARRAND, Nathalie BAJOS, Armelle ANDRO, 2008 (a), pp.359-380

que les femmes reconnaissent accepter davantage d'avoir des rapports sexuels sans en avoir envie. [...] [L]a naturalisation des besoins sexuels masculins établit leur caractère irrépessible et justifie, pour les femmes, au-delà de l'injonction sociale de les satisfaire, l'enjeu d'y répondre pour conforter la relation.⁸³ » Il semblerait donc que malgré une plus grande autonomie des femmes et l'expression d'une volonté d'égalité sexuelle plus étendue, la sexualité féminine reste sous contrôle dans une sorte d'injonction à la disponibilité pour une sexualité récréative.

3.2.3. Socialisation genrée et conditionnement sexuel : connaissance et violence

On peut encore facilement expliquer, comme Paola Tabet, le conditionnement de la sexualité des femmes par leur accès toujours très limité à la connaissance de la sexualité, de leur corps et de leur désir. En effet, il reste vrai que les femmes hétérosexuelles apprennent une certaine sexualité (pénétrative) qui passe pour générale et naturelle mais qui correspond en fait à une vision masculine. Cela parce que les hommes, en tant que classe, ont le pouvoir de définition.⁸⁴ Dans ce contexte, les informations dont les femmes disposent sur leur propre sexe sont lacunaires (on peut penser à l'arrivée du clitoris dans les manuels scolaires en 2017 en France) et pleines d'inhibitions culturelles. La découverte de leurs corps reste un tabou et n'est pas encouragée contrairement à celle des hommes.⁸⁵ Ce qu'elles apprennent c'est le « danger du sexe » : comment éviter les grossesses et les maladies sexuellement transmissibles.⁸⁶ Cet apprentissage, elles le font dans une société qui sursexualise leur corps (cinéma, pornographie, publicité) et à travers le regard masculin qui leur montre comment se rendre disponible pour eux.⁸⁷ Tous ces éléments leur proposent une définition de la sexualité assez réduite. Leur socialisation les pousse à être dans l'attente, la réserve, la prudence et la protection de leur réputation.⁸⁸ L'omniprésence de la violence reste également une réalité pour les femmes. Elles sont les principales victimes des violences sexuelles et les hommes les principaux perpétrateurs.⁸⁹ Dans notre culture qui est la culture du viol, le terrorisme physique et émotionnel contre les femmes est la norme et est donc toléré⁹⁰. Le viol – bien que ce soit un comportement extrême – se trouve, en fait, dans le prolongement des comportements masculins normaux : « La violence sexuelle est tellement répandue que la violence contre les

⁸³ Michel FARRAND, Nathalie BAJOS, Armelle ANDRO, 2008 (b), p.549

⁸⁴ Eva ILLOUZ, 2020, p.119

⁸⁵ François DE SMET., 2019, p.99

⁸⁶ Michel BOZON, 2005, p.50-52

⁸⁷ Eva ILLOUZ, 2020, pp.139-200

⁸⁸ François, DE SMET., 2019, p.99

⁸⁹ Noémie RENARD, 2018, p.23-24

⁹⁰ *Ibid.*, p.101

femmes se trouve au cœur même de ces interactions entre hommes et femmes que notre culture définit comme “normales”.⁹¹ » Le fait de vivre dans la peur constante du viol – qui est présenté comme la pire chose qui puisse arriver à une femme et dont elle ne peut pas se remettre – incite les femmes à accepter la réduction de leurs libertés au nom d’une illusion de sécurité. Les violences sexuelles, dans le même temps, expriment la hiérarchie et sont les outils qui permettent de la maintenir.⁹² Le nombre de féminicides chaque année est également un bon indicateur de l’étendue de cette violence contre les femmes. Bien que ces éléments soient évidemment importants pour comprendre la domestication de la sexualité féminine, il me semble tout aussi important de sortir du cadre matérialiste pour explorer une voie plus complexe qui permette de comprendre le système dans lequel les femmes apprennent leur sexualité.

Manon Garcia propose une lecture intéressante de l’œuvre de Simone de Beauvoir. Son travail permet de comprendre que ce que la femme apprend, ce que la femme connaît, c’est la soumission. Elle reprend le concept de « situation » : toute individu.e arrive dans un monde dans lequel la différence sexuelle lui précède, où cela signifie déjà quelque chose d’être une femme. Ce monde est structuré par des normes qui donnent du sens aux attributs de chaque personne (sexe, âge, couleur de peau, etc.) et à partir desquels chacun.e sera appréhendé. Ces normes, que nous intégrons inconsciemment à travers notre socialisation, sont des « filtres » à travers lesquels nous comprenons le monde qui nous entoure et nos conduites quotidiennes.⁹³ Ces normes sont celles du patriarcat : « La représentation du monde comme le monde lui-même est l’opération des hommes ; ils le décrivent du point de vue qui est le leur et qu’ils confondent avec la vérité absolue.⁹⁴ »

Dans le patriarcat, les femmes sont objectifiées par les hommes – le neutre, le sujet –, c’est-à-dire transformées en un Autre (ce que l’homme n’est pas), un inférieur, un objet sexuel⁹⁵ : « des êtres absolument inférieurs à eux et destinés à être utilisés par eux⁹⁶ ». L’objectification est la situation des femmes dans le patriarcat « et la domination masculine permet à cette objectification de passer inaperçue et de faire apparaître la soumission des femmes non pas comme le résultat de la domination des hommes mais comme leur condition objective⁹⁷ ».

⁹¹ Allan Griswold JOHNSON cité dans Eric FASSIN, 1997, *Le date rape aux Etats-Unis*, p.3

⁹² Noémie RENARD, 2018, p.97-102

⁹³ Manon GARCIA, 2018, p.70-89

⁹⁴ Simone DE BEAUVOIR citée dans *Ibid.*, p.158

⁹⁵ *Ibid.*, p.143

⁹⁶ *Ibid.*, p.158

⁹⁷ *Ibid.*, p.159

C'est par le regard constant des hommes sur elles que les femmes sont figées dans une altérité qui les exclut de toute réciprocité.⁹⁸ Il est demandé à la femme « pour accomplir sa féminité de se faire objet et proie⁹⁹ ». La soumission est l'attitude prescrite par la norme sociale pour les femmes-objets. Pour Simone de Beauvoir, la « femme ne peut donc prendre qu'en se faisant proie : il faut qu'elle devienne une chose passive, une promesse de soumission. [...] selon l'opinion publique, c'est l'homme qui vainc, qui a la femme. On n'admet pas qu'elle puisse comme l'homme assumer ses désirs¹⁰⁰ ». Dans le patriarcat, comme l'explique Mona Chollet, « la société tout entière adopte le point de vue des hommes, se met spontanément à leur place, se soucie avant tout, voire uniquement, de leurs désirs et de leurs émotions, suscitant chez les femmes un décentrage permanent par rapport à elles-mêmes. Cela implique aussi que, dans une relation hétérosexuelle, l'accent est mis sur les fantasmes et les désirs des premiers, sur leur point de vue, tandis que les secondes sont censées correspondre à cette projection et satisfaire leurs attentes.¹⁰¹ »

Être une femme, c'est ne pas pouvoir échapper au fait que l'on est un corps parce qu'il est déjà et toujours sexualisé à travers le regard des hommes. Cela signifie que le corps des femmes est « un corps social » qui apparaît d'abord aux autres (un corps-pour-autrui) avant d'être un corps vécu (un corps-pour-soi). C'est le regard d'autrui qui en fait un objet. C'est ce qu'on appelle le « Male Gaze ». Dès lors, c'est en tant que spectacle offert aux hommes et au monde en général que les femmes apprennent à s'envisager.¹⁰² Comme l'explique John Berger : « Les hommes regardent les femmes ; les femmes s'observent en train d'être regardées.¹⁰³ » C'est ce mécanisme qui détermine le rapport des femmes à elles-mêmes. Elles se voient à travers le regard des hommes, intériorisent cette objectivation et se traitent alors « elles-mêmes comme des objets destinés à être regardés et évalués¹⁰⁴ ». Cela les empêche d'accéder à leurs sensations, leurs désirs et leurs sentiments.¹⁰⁵ Être objectivée c'est aussi être réduite au silence, ne pas pouvoir construire de discours sur soi et sur les autres, ne pas participer à la construction des représentations.¹⁰⁶ Ce qui est constamment montré aux femmes, ce sont les bénéfices qu'elles obtiendraient en se conformant à ce qu'on attend

⁹⁸ *Ibid.*, p.181

⁹⁹ Elle continue : « C'est ce conflit qui caractérise singulièrement la situation de la femme affranchie. Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femme parce qu'elle ne peut pas se mutiler ; mais ce serait aussi une mutilation de répudier son sexe. [...] A moins qu'il ne représente une action positivement efficace, c'est un mauvais calcul que de choisir le défi : on y consomme plus de temps et de forces qu'on n'en économise ». Simone DE BEAUVOIR, 2008 (1946), p.49-50

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.59

¹⁰¹ Mona CHOLLET, *Réinventer l'amour*, 2021, p.216

¹⁰² Manon GARCIA, 2018, pp.163-190

¹⁰³ John BERGER cité dans Mona CHOLLET, 2021, p.218

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.219

¹⁰⁵ Manon GARCIA, 2018, pp.163-190

¹⁰⁶ *Ibid.*, pp.104-114

d'elles, en adoptant le comportement qui leur est prescrit : la soumission.¹⁰⁷ « Plus important encore, cette soumission est tellement incarnée dans le corps des femmes qu'elle devient inséparable de leur érotisme : [...] la soumission n'est pas toujours vécue comme un renoncement à la liberté et apparaît parfois comme la voie d'infinis délices.¹⁰⁸ » La femme se fait objet passif, elle consent à sa soumission. Cette soumission n'est pas veine car elle lui permet de se donner l'impression qu'elle ne subit pas passivement une destinée imposée. Cette stratégie « apparaît donc dans toute son ambiguïté : elle est la seule stratégie apparemment disponible à la femme pour devenir souveraine et pour acquérir une forme de maîtrise de soi et du monde qui à avoir avec l'autonomie.¹⁰⁹ » On comprend que la femme, à la suite d'une sorte de calcul en termes de coûts/bénéfices, « choisisse » ou « consente » à sa soumission qui lui apparaît comme un délice face aux risques de la liberté.¹¹⁰

Ici apparaît une logique explicative de l'échange économico-sexuel déjà quelque peu différente de celle donnée par Paola Tabet : l'échange économico-sexuel comme choix de l'épargne du coût de sa liberté au profit des gains de sa soumission. D'autres éléments intéressants en ressortent : l'incapacité des femmes à avoir accès à leurs désirs et la possibilité des échanges économico-sexuels comme source d'érotisation parce qu'ils traduisent la domination. Avec le point de vue de Simone de Beauvoir expliqué par Manon Garcia, on fait presque un tout petit pas vers la possibilité d'agentivité des femmes. Je dis presque parce que cette possibilité reste quasi-inexistante car, dans ce modèle, les femmes semblent ne pas avoir réellement d'autre choix « enviable » que celui de la soumission. C'est cette capacité d'action potentielle que je continue à explorer dans la suite de ce travail en dépassant le cadre de féminisme matérialiste.

4. Dépasser le cadre du féminisme matérialiste

Paola Tabet, dans la lignée des théories du féminisme matérialiste, a placé au cœur de sa théorie les rapports de pouvoir structurels et asymétriques entre la classe des femmes et la classe des hommes. Mais, comme le résume Sébastien Roux, si le féminisme matérialiste a dénoncé « la structure des relations, il a peiné à rendre compte de la richesse des subjectivités

¹⁰⁷ *Ibid.*, 188-189

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.189

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.206

¹¹⁰ *Ibid.*, p.210

féminines¹¹¹». En effet, l’auteur de « *La grande arnaque* » n’aborde pas et ne prend pas en compte une quelconque possibilité de capacité d’action (et de réflexion) de la part des femmes qui semblent, dès lors, être uniquement contraintes de subir ces échanges nécessaires. Il me semble important, à travers la mobilisation de divers travaux – mis en lien avec ceux de Paola Tabet – de leur (nous) rendre cette aptitude. Dans un premier temps, en me concentrant largement sur les interactions et leurs significations pour les individus, j’entends proposer une autre perspective sur le fonctionnement des interactions ordinaires où argent et sexualité se mêlent. Dans un deuxième temps, j’ai également la volonté d’inscrire ces interactions dans une sociologie de l’amour et de l’intimité en donnant une place aux sentiments des individus. De ces manières, je compte ouvrir de nouvelles pistes de réflexion mais aussi nuancer ma présentation et complexifier la compréhension de ces échanges.¹¹² Ces changements de perspective ont malheureusement pour effet d’affaiblir la compréhension des échanges en termes de « rapports de classe de sexe » centraux à la notion d’échange économico-sexuel comme le pointe Marlène Benquet et Mathieu Trachman.¹¹³ Je suis consciente que ce travail court le risque de dépolitiser le concept de Paola Tabet, ce qui n’est pas ma volonté.

4.1. Théorie de l’échange sexuel : le « *Date Rape* »

Mes recherches se sont dans les premiers temps dirigées vers les études états-uniennes sur le « *date rape* »¹¹⁴ qui m’ont fourni un point de départ utile pour ma réflexion. L’ensemble des recherches mobilisées sont des études quantitatives, menées dans des universités, qui étudient une partie du continuum de l’échange économico-sexuel bien que le concept n’y soit pas mobilisé. Ces recherches interrogent les perceptions qu’ont les individus des liens entre la manière dont un rendez-vous amoureux s’est déroulé et la conclusion de celui-ci par une relation sexuelle afin de questionner leur conception du consentement¹¹⁵. Parmi les facteurs étudiés, la question de savoir qui avait payé le rendez-vous était systématique. Toutes les analyses de résultats ont été expliquées via la « théorie de l’échange sexuel ». Selon cette théorie, la sexualité féminine a une valeur d’échange alors que la sexualité masculine est

¹¹¹ Sébastien ROUX cité dans Mathieu TRACHMAN, 2020, *Dépendance et intimité*, p.132

¹¹² Cette démarche est proposée par Mathieu Trachman dans *Ibid.*, pp.123-140

¹¹³ Marlène BENQUET, Mathieu TRACHMAN, 2009, p.2

¹¹⁴ La notion de Date Rape, mal traduit par « viol par une connaissance » est une notion féministe qui vient du constat de « dérapages de la séduction », particulièrement problématiques dans les universités aux Etats-Unis. Ces « dérapages » s’expliquent par la domination masculine et la normalisation des violences sexuelles dans notre société de la culture du viol. Cette appellation sert à transformer les représentations partagées, implicites, admises, voire revendiquées. Elle sert à la remise en question des mythes selon lesquels il n’y a pas viol si la femme accepte d’entrer dans la maison ou la voiture de l’homme avec qui elle a un rendez-vous, s’il a payé le rendez-vous, etc. (dans ces cas-là, la femme perdrait son droit de dire non). Eric FASSIN, 1997, pp.1-23

¹¹⁵ Dans l’idée de « là où il y a consentement, il n’y a pas viol »

considérée comme relativement sans valeur. Les relations hétérosexuelles y sont analysées comme un marché dans lequel les hommes cherchent à acquérir des relations sexuelles avec des femmes en offrant d'autres ressources en échange. Les hommes et les femmes y sont respectivement vu.e.s comme acheteurs et vendeuses et sont perçu.e.s comme des personnes rationnelles calculant les coûts/bénéfices de leurs actions/interactions. Cela signifie que la logique qui sous-tend les échanges est que les hommes qui dépensent des ressources pour une femme s'attendraient à recevoir une forme de réciprocité sexuelle. Ces ressources peuvent être financières ou non : cadeaux matériels, respect, engagement dans une relation, dîner raffiné, compliments, mariage, etc. Cette théorie et les réponses des enquêté.e.s suggèrent que l'homme aurait « droit à quelque chose » (du sexe) en échange, dans le cas où il aurait amené une contribution en amont. La femme est largement perçue comme « ayant contracté une dette sexuelle » dans le cas où elle a accepté les dépenses, plus ou moins coûteuses, de l'homme.¹¹⁶ De manière assez terrifiante, cela signifie que la coercition sexuelle d'un homme peut sembler relativement plus compréhensible en cas de dépense de sa part lors d'un rendez-vous amoureux. Ces études présentent les échanges économico-sexuels comme des mécanismes banals dans les rendez-vous amoureux, ainsi que l'adhésion (tout de même variable dans la puissance) des répondant.e.s à certains « mythes » sur le genre. Ces mythes ont pour conséquence de créer des attentes et prédictions sur la manière dont les rencontres devraient se dérouler et peuvent aller jusqu'à permettre la justification d'un viol.¹¹⁷ Ces recherches montrent d'ailleurs que si les frais sont partagés, la femme n'est pas engagée dans une telle obligation car le pouvoir est plus équilibré entre les deux partenaires amoureux.¹¹⁸

Cependant, ces études comportent plusieurs limites. Premièrement, elles sont intéressantes mais pas suffisantes car la vision des interactions uniquement comme des calculs de coûts/bénéfices est très limitante. Elles ont plutôt l'avantage de montrer que « les analyses économiques méritent d'être incluses comme une dimension importante de l'activité sexuelle et [sont] une approche utile pour comprendre les aspects interpersonnels et collectifs de la sexualité – en particulier l'organisation culturelle de la sexualité à grande échelle¹¹⁹ ». Susan

¹¹⁶ Russell BELK, Gregory COON, 1993, p.394

Cela renvoie à la notion de « *sense of entitlement* » proposée par la Kate Manne, traduit par Manon Garcia comme que l'on pourrait traduire par « sentiment que toute chose nous est légitimement due » que la domination masculine confère aux hommes, en particulier dans leur relation aux femmes. Manon GARCIA, 2021, *La conversation des sexes*, p.185

¹¹⁷ Elizabeth ARMSTRONG., Laura HAMILTON, 2006, *Sexual Assault on Campus*, pp.483,499 ; Tracy BOSTWICK, Janice DELUCIA, 1992, *Perceptions of Dating Behaviors*, pp.14-25 ; Charlene MUEHLENHARD., 1988, *Misinterpreted Dating Behaviors and Date Rape*, pp.20-37 ; Tara, EMMERS-SOMMER and al., 2010, *Sexual Expectation*, pp.339-355 ; Roy BAUMEISTER, Kathleen VOHS., 2004, *Sexual Economics*, pp.339-363 ; Mary Clair MORR SEREWICZ, Elaine GALE, 2008, *First-Date Scripts*, pp.149-164, Susan BAROW, Alexandra MINIERI., 2011, *You Owe Me*, 479-497

¹¹⁸ Tara, EMMERS-SOMMER and al., 2010, p.351

¹¹⁹ Roy BAUMEISTER, Kathleen VOHS, 2004, p.361 (ma traduction)

Basow et Alexandra Minieri notent qu'il serait intéressant de l'inscrire dans une théorie des interactions sociales plus large.¹²⁰ Ce que je ferai dans le point suivant. Deuxièmement, ces recherches et cette première limite renvoient aux travaux de Viviana Zelizer, que j'ai déjà abordés pour présenter les « mondes antagonistes ». La sociologue explique que certains critiques se sont opposés aux arguments des « mondes hostiles » via une explication de type « tout ou rien » qui correspond au fait de dire que « le monde apparemment distinct de l'intimité ne serait que la réalisation particulière d'un principe plus général¹²¹ ». Zelizer pointe trois types d'explications différents : « tout culturel », « tout rationnel/économique » ou « tout politique¹²² ». La théorie des échanges sexuels correspond logiquement à une explication de type « tout rationnel » puisque selon cette théorie « l'intimité pose les mêmes problèmes de choix sous la contrainte que les transactions commerciales ordinaires¹²³ ». Ces différentes approches, bien qu'incomplètes, ont le mérite de souligner le fait que l'activité économique, le pouvoir et la culture ont un rôle à jouer dans les relations intimes.¹²⁴ Zelizer propose une troisième voie que je présenterai plus loin.

4.2. Sociologie du quotidien et théorie des scripts sexuels : rituels et interactions

4.2.1. Erving Goffman : L'interactionnisme symbolique

Il me semble intéressant de passer par la sociologie du quotidien dans ce travail parce que la partie du continuum que je tente de comprendre fait partie de ces échanges qui nous apparaissent si évidents que, par conséquent, on n'interroge pas ou peu. Erving Goffman est un représentant célèbre de l'interactionnisme symbolique et de la microsociologie du quotidien, c'est pourquoi je présenterai sa théorie. Suivant cette dernière, les interactions sont intéressantes parce que ce sont des expériences individuelles et singulières qui s'inscrivent dans des régularités et traduisent donc des règles sociales.¹²⁵ Elles sont l'expression d'un système par lequel se fonde et se traduit la culture¹²⁶ à travers des symboles utilisés par les individus « pour exprimer un contenu de conscience¹²⁷ ». Quand les individu.e.s entrent en interaction, c'est dans une situation particulière à laquelle iels vont donner du sens, qu'iels

¹²⁰ Susan BASOW, Alexandra MINIERI., 2011, p.494

¹²¹ Viviana ZELIZER, 2005 (c), p.20

¹²² Il me semble que les travaux de Paola Tabet et des féministes matérialistes peuvent être ranger dans les explications de type « tout politique/coercitif ».

¹²³ *Ibid.*, p.21

¹²⁴ *Ibid.*, p.20-21

¹²⁵ Les explications données dans cette partie concernant le travail de Erving Goffman, sauf contre-indication, sont issues du chapitre *Situations, théâtralisations ritualisations* de Claude JAVEAU, 2011, *Sociologie de la vue quotidienne*, pp.55-116

¹²⁶ Dominique PICARD, 2009, *Erving Goffman. Le monde comme un théâtre*, p.79

¹²⁷ Claude JAVEAU, 2011, p.62

vont définir et qui va donc guider leur déroulement (leur but, le lieu, le statut de la personne avec qui ils entrent en interaction, etc.). Dans les rencontres, chaque acteur.rice cherche à donner une image valorisée de lui-même et elle-même. L'un des enjeux essentiels de l'interaction est de « faire bonne figure », « de ne pas perdre la face ». Pour réussir, les individu.e.s doivent être capables d'adopter une certaine ligne de conduite, un certain rôle, de suivre un scénario précis et approprié à la définition de la situation. Comme le dit Claude Javeau : « Il s'agit pour les uns et les autres de maîtriser correctement les impressions qu'ils s'adressent mutuellement.¹²⁸ » En respectant le même scénario ainsi que les rituels qui lui sont associés, les individu.e.s pris.es dans l'interaction font « actes de confirmation ». Par exemple, on peut penser au fait qu'il est de coutume de céder sa place à une personne âgée dans le bus et en retour de s'attendre à un remerciement. Cela signifie que « l'« offrant » confirme au destinataire de l'offre que la nature de leurs relations ou de celle que l'on s'attend à voir s'établir entre eux reste conforme à ce à quoi celui-ci est susceptible de s'attendre de la part de celui-là. Et d'ailleurs, *le rituel implique la réciprocité*.¹²⁹ » En fait, pour Goffman, tous nos gestes sont ritualisés. Ils sont répétés inlassablement sans être toujours consciemment exécutés. Chaque individu.e possède en « mémoire un répertoire de situation possibles, une espèce de « lexique social »¹³⁰ » guidant ses actions dans les différentes situations. Ce lexique est la culture et se construit tout au long de notre socialisation – c'est habitus de Bourdieu. L'intériorisation de la culture s'exprime donc sous la forme d'une multitude de rituels – qui passent pour naturels et ne sont pas pensés. Ces scénarios « reposent sur la reconnaissance de déroulements typiques ou familiers d'actions, des *routines*¹³¹ ». Dès lors, les interactions peuvent être appréhendées comme des systèmes au sein desquels se trouvent des normes, des mécanismes de régulation sous le contrôle de l'autre (par son regard) et un autocontrôle intériorisé. Chaque rituel d'interaction respecté/réussi est une affirmation de l'ordre moral et social. Cela explique que, pour que l'interaction puisse se dérouler de manière attendue (et que chacun.e puisse jouer son rôle selon le même scénario), il est important que les acteur.rice.s partagent une définition commune de la situation. Si c'est le cas, pour que chacun.e garde la face, il convient que tout le monde coopère dans une sorte d'« accord de surface » et selon un mode de conduite tacite : les rituels. Il est primordial de préciser qu'un.e individu.e en position de force, ayant suffisamment de pouvoir, est capable d'imposer sa propre définition de la situation et le cadre moral de l'interaction. Dans les faits, le cadre

¹²⁸ *Ibid.*, p.65

¹²⁹ *Ibid.*, p.69 (C'est moi qui souligne)

¹³⁰ *Ibid.*, p.57

¹³¹ *Ibid.*, p.58

moral c'est le patriarcat, dans lequel les femmes sont objectifiées¹³². Les hommes (en tant que classe) possédant le quasi-monopole du pouvoir sont évidemment en position de force et définissent le cadre moral d'une grande majorité des interactions. Chaque personne prise dans une interaction, pour « garder la face », « doit veiller à ce que les impressions qu'il ou elle communique dans une situation donnée soient compatibles avec les attributs personnels appropriés à la partie qu'il ou elle joue et qui lui ont été imputés dans le scénario de la représentation¹³³ ». Les personnes présentes dans l'interaction « doivent se comporter comme [si elles] avaient accepté certaines obligations morales¹³⁴ » et elles doivent montrer qu'elles connaissent leur rôle et savent le jouer. Cela traduit l'idée selon laquelle, par exemple, une femme doit accepter un rapport sexuel si elle a accepté que l'homme paye le restaurant. Les attentes sont genrées, ces rôles sont performés : on parle de performativité de genre¹³⁵. Tout ceci nous montre à quel point il est compliqué pour un.e individu.e de briser les rituels, surtout une fois amorcés. Ils sont d'autant plus compliqués à refuser qu'ils ne sont pas perçus comme tels. L'impression d'authenticité et l'inconscience de la présence de ces scénarios et rituels qu'on joue inlassablement permettent l'illusion de naturalité de ces comportements. Cela les rend difficilement identifiables et questionnables. L'échange económico-sexuel est un rituel. Il s'agirait de suivre les règles morales et culturelles (scénarios) tacites, décidées/imposées par la classe des hommes pour ne pas perdre la face, tout en restant dans le cadre moral – qui ne dit rien sur la « volonté authentique » des individu.e.s.

4.2.2. Rituels de cours et galanterie : symbolique et temporalité

Dans son livre « *L'arrangement des sexes* »¹³⁶, paru en 1977, Erving Goffman consacre un chapitre à la description du dispositif de cour et du système de galanterie. Il note à quel point ces systèmes sont des rituels genrés qui prescrivent des rôles genrés dans les interactions et il y décrit clairement l'échange económico-sexuel comme une norme (valorisée) : « nous avons

¹³² Je fais référence à la théorie de Simone de Beauvoir (rapportée par Manon Garcia) que j'ai abordée plus haut. Cette remarque renvoie également aux études sur le « *Date Rape* » qui dessinent les échanges económico-sexuels coercitifs comme faisant partie du cadre moral. Je pense aussi au fait, comme on l'a vu, que les femmes aient plus tendance que les hommes à avoir des relations sexuelles sans les désirer parce qu'elles s'attachent à l'idée de besoins sexuelles pulsionnels masculins insatiables comme cadre moral. Celui-ci correspondant au fait de se conformer au script produit par la définition commune de la situation « normale ». Le cadre moral c'est la culture du viol.

¹³³ Claude JAVEAU, 2011, P.65

¹³⁴ *Ibid.*, p.67

¹³⁵ Judith Butler définit le genre comme performatif : « Cela signifie que le genre est un énoncé sans substrat métaphysique et ontologique qui, par son énonciation et sa répétition, réalise ce qu'il dit, soit un genre féminin ou masculin. Ainsi, l'humain ne naît pas avec un genre fixe et naturel, mais ce genre se réalise jour après jour à travers les normes et les contraintes, et c'est de cette répétition quotidienne qu'il tire son apparente stabilité, cohérence et naturalité qui sert ainsi de base au cadre hétéronormatif et hétérosexiste. [...] En résumé, pour Butler, le genre est un ensemble de normes régulatrices orientées téléologiquement vers un idéal de genre, le masculin ou le féminin, qui fait advenir ce qu'il dit, ce qu'il nomme et ce qu'il répète incessamment sous peine de s'interrompre étant donné sa contingence. Ainsi, le masculin et le féminin n'existent pas préalablement, mais ce sont l'énonciation et la répétition des genres normatifs qui leur permettent d'exister. Butler tente ainsi de démontrer la fausseté de la croyance essentialiste voulant que chaque humain possède dans son être profond, dans son essence, un genre inné, naturel, stable, substantiel et ontologique. » Audrey BARIL., 2007, *De la construction du genre à la construction du « sexe »*, pp.64-65

¹³⁶ Erving GOFFMAN, 1977, *L'arrangement des sexes*, pp.62-72

ici le modèle traditionnel typique des classes respectables : il obtient des droits d'accès exclusifs et elle acquiert une position sociale.¹³⁷ » Ce sont des manières ritualisées, codifiées, institutionnalisées, conventionnelles d'exprimer un désir sexuel et d'instaurer un rapport de séduction. Mélanie Gourarier explique que le cadeau, dans ces rituels, est un élément signifiant et instituant du rapport de séduction. Il correspond à un mode d'expression du désir qui le normalise et le hiérarchise en imposant une différenciation des implications homme/femme dans le rapport de séduction.¹³⁸ Elle ajoute que « [p]rise dans l'historicité de ses pratiques, la séduction apparaît en effet nettement déterminée par un échange économique matérialisé par l'invite ou le cadeau¹³⁹ ». La sociologue Beth Bailey, quant à elle, décrit l'évolution des rituels de cour aux États-Unis et l'entrée des cadeaux dans ceux-ci lors de l'apparition du « dating ».¹⁴⁰ Elle annonce que « l'argent - l'argent des hommes - devient le fondement du système du dating et donc, de la séduction¹⁴¹ » en parallèle au développement du divertissement de masse et de la culture populaire. La séduction sort de la sphère privée et familiale pour s'inscrire dans la sphère publique sous le contrôle des pairs. Dans ce système, il revient à l'homme d'inviter la femme « à sortir ». Lors des premiers rendez-vous, il s'engage alors tacitement à couvrir discrètement les dépenses que cela va générer (tickets de cinéma, restaurant, bouquet de fleurs, etc.) : « Le cadeau de séduction est ainsi l'expression d'un désir conventionnellement masculin.¹⁴² » Mélanie Gourarier note que les dépenses appropriées évoluent avec la relation. Plus les cadeaux et les dépenses sont conséquents, plus le prétendant signale son attachement ou son empressement, en respectant les limites préconisées par les règles de la galanterie : « Offrir un cadeau onéreux ou revêtant une valeur symbolique élevée - une bague, par exemple - dès la première rencontre passerait pour inconvenant, contraignant sans doute trop brusquement le consentement féminin.¹⁴³ » En effet, il attend une contrepartie à ses dépenses qui servent à s'attirer les faveurs de la femme convoitée et à lui montrer son intérêt, allant du baiser à l'acte sexuel. Les individus partagent également des croyances normatives qui font varier les « contreparties » féminines suivant la temporalité et la valeur de l'investissement masculin préalable : « Selon l'investissement masculin – signifiant la valeur de la destinataire des attentions –, la femme compense par des services sexuels graduels, conformément aux normes de la pudeur féminine.¹⁴⁴ » En effet, dans ces rituels, le devoir de

¹³⁷ *Ibid.*, p.66

¹³⁸ Mélanie GOURARIER, 2017, p.149

¹³⁹ Mélanie GOURARIER, 2013, *La communauté de séduction en France*, p.427

¹⁴⁰ Beth BAILEY, 2004, *From Front Porch to Back Seat* pp.23-26

¹⁴¹ Beth BAILEY dans Mélanie GOURARIER, 2017, p.152

¹⁴² Mélanie GOURARIER, 2013, p.427

¹⁴³ Mélanie GOURARIER, 2017, p.153

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.153

réserve de la femme est primordial, elle doit afficher un désintérêt pour les dépenses masculines et se comporter selon une norme de passivité sexuelle tout en résistant aux propositions qui lui sont faites. La temporalité est importante car, afin de préserver « sa vertu » – éviter le stigmate de Putain – elle doit différer sa « contrepartie » (son consentement) afin de la faire passer pour indépendante et désintéressée. Cette temporalité fait de l'échange un acte de séduction et non un échange prostitutionnel.¹⁴⁵ Cependant, cette frontière manque parfois de clarté (exemple des sites de rencontre de « Sugar dating »). Suivant cette logique, en acceptant un cadeau ou l'invitation, les femmes savent « à quoi s'en tenir »¹⁴⁶, « leur acceptation a valeur d'inclination¹⁴⁷ ». C'est ainsi que l'acceptation d'une invitation à aller dîner peut être comprise comme un encouragement à entrer dans un échange économico-sexuel auquel la femme consentirait. Comme, dans les coutumes occidentales, les jeux de séductions sont pétris de non-dits et de messages implicites, la transaction/l'échange l'est aussi et cela brouille potentiellement la signification des interactions et des cadeaux pour les individus qui ne définissent pas toujours la situation de la même manière. Beth Bailey note toutefois que, depuis le début des années 1970, ce modèle est contesté et qu'aucun nouveau modèle clair (dans les conventions et attentes) et complètement dominant n'a émergé.

4.2.3. John Gagnon et William Simon : Théorie des scripts sexuels

Bien que le modèle de l'interactionnisme symbolique nous permette de mieux comprendre les rituels impliquants un échange économico-sexuel, il ne laisse toujours pas vraiment de place à la capacité d'agir des individus. De plus, il semblerait qu'il nous enferme dans une sorte d'explication du « tout culturel » qui est intéressante mais non suffisante. Avec la théorie des scripts sexuels, je tente de faire un pas de plus vers l'individu en incluant une part « intrapsychique » tout en me dirigeant vers une théorie sur la sexualité. Cette théorie a été élaborée par les sociologues américains John Gagnon et William Simon. Selon eux, ce sont nos productions sociales et mentales, sous forme de création de scénarios, qui permettent à la sexualité d'advenir. Ces scénarios ont une fonction structurante – ils donnent de la stabilité et de la cohérence – qui permet d'organiser les récits, d'identifier et d'interpréter les situations potentiellement sexuelles. Ces récits sont appris, codifiés et inscrits dans la conscience.¹⁴⁸ Michel Bozon ajoute que « [c]es scripts fonctionnent comme des guides d'orientation ou de lecture, permettant aux individus de se situer et de donner un sens sexuel à des sensations, à

¹⁴⁵ *Ibidem.*,

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.154

¹⁴⁷ Mélanie GOURARIER, 2013, p.427 (cf. « Date Rape »)

¹⁴⁸ Michel BOZON, 2005, p.103-106

des situations, à des propos et à des états corporels¹⁴⁹ », ils présentent les possibilités sexuelles plus qu'ils énoncent des interdits. C'est ce qui permet aux individus de produire des situations sexuelles, des contextes traduisant les éléments attendus, des scénarios sexuels en question afin de créer une excitation ou, au minimum, une disponibilité mentale.¹⁵⁰ Il existe « trois niveaux » de scripts en interrelations dynamiques : les scripts intrapsychiques (vie mentale subjective), les scripts interpersonnels (organisation des interactions sociales) et les scénarios culturels (prescriptions culturelles générales).

Les scripts d'ordre culturel sont des prescriptions collectives qui recommandent, plus ou moins explicitement et clairement, le possible et l'interdit. Ils se posent en « guides » de « bon ou de mauvais » comportement et prescrivent les rôles de chaque acteur.rice.¹⁵¹ Ils se veulent suffisamment généraux pour fournir « les clés de compréhension nécessaires pour entrer dans le rôle, l'interpréter et faire sa sortie de façon vraisemblable¹⁵² ». Dans notre société, il n'existe pas un scénario unique et hégémonique de la sexualité. Une lutte de pouvoir se joue entre groupes et individus pour faire prévaloir son propre scénario, lui donner la plus large visibilité possible. Les scripts interpersonnels interviennent dans l'interaction (cf. Goffman). Lors de celle-ci, chaque acteur.rice répond aux attentes des personnes avec qui iel est en interaction et règle sa conduite par rapport à elles. La multitude d'actes ritualisés coordonne en pratique les rapports sexuels. « Ce script marque l'interface entre l'interaction et la vie mentale.¹⁵³ » Les scripts intrapsychiques « sont partiellement la résultante des prescriptions des scénarios culturels et des exigences de l'interaction, tout en étant partiellement indépendants de ces éléments¹⁵⁴ ». Les scripts culturels étant fort généraux, c'est par l'activité intrapsychique, que les acteur.ice.s vont adapter et s'approprier ceux-ci pour les rendre applicables à une interaction donnée. Ceux-ci ont alors en tête les deux versions (idéale et pragmatique) du scénario. Ces scripts intrapsychiques sont des récits, des souvenirs d'expériences, des projets plus ou moins construits et clairs. C'est à travers sa vie mentale que l'individu.e arrange son comportement social et comprend les situations sexuelles au niveau social et corporel.¹⁵⁵

La relation entre les trois scénarios est complexe. La théorie des scripts et les liens entre les trois niveaux permettent « de mettre en relation ce que les gens pensent, la manière dont ils

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.103

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.104

¹⁵¹ Cf. Gayle Rubin « Penser le Sexe »

¹⁵² John GAGNON, 1999, *Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité*, p.76

¹⁵³ *Ibid.*, p.76

¹⁵⁴ *Ibidem.*,

¹⁵⁵ *Ibid.*, pp.73-78

agissent et la façon dont ils sont imprégnés par le contexte socioculturel où ils vivent¹⁵⁶ ». Ces scripts diffèrent d'une période à l'autre, d'une (sous-)culture à l'autre, d'un.e individu.e à l'autre et au sein même de l'individu.e tout au long de sa vie.¹⁵⁷ Ils sont en constants mouvements dynamiques : « Lorsque les scénarios culturels se transforment, il se produit des changements dans les systèmes de prescriptions aux acteurs, qui donnent aux individus la possibilité de réorganiser leurs conceptions de la sexualité et offrent de nouveaux buts à leur engagement dans la sexualité.¹⁵⁸ » Via la diffusion des discours psychologiques, les individu.e.s vivent davantage leur sexualité comme étant une responsabilité individuelle et d'une grande importance dans la construction de soi. La « révolution sexuelle » a eu aussi pour conséquence de diversifier les scripts culturels (ceux-ci perdant leur homogénéité) et donc de pousser les individu.e.s à l'improvisation et au développement de l'importance des scripts intrapsychiques. Les scripts perdant en clarté, les malentendus à propos des interprétations deviennent récurrents et le travail d'adaptation mutuelle plus important. En un.e même individu.e, de multiples interprétations différentes – via des scripts culturels multiples mais aussi une multitude d'expériences personnelles – coexistent et ne sont pas spécialement vécues par celui-ci comme des contradictions.¹⁵⁹ Ces perspectives et la « normativité sexuelle » sont mouvantes et « non absolue ». Ce qui prime, c'est l'exigence de cohérence des comportements sexuels dont la réalisation, la résolution de contradiction, incombe personnellement à l'individu.e. Les trajectoires et choix sexuels individuels ne peuvent pas être envisagés comme personnels et libres puisqu'ils sont éminemment sociaux. Mais ils « ne sont pas non plus de simples déterminations transmises¹⁶⁰ ». Il n'est pas question d'une imposition simple et unilatérale, à travers la socialisation, de normes et valeurs uniques et homogènes. On dépasse « la vision unitaire du développement « psycho-sexuel »¹⁶¹ », on la complexifie.

Le fait de mobiliser la théorie des scripts sexuels dans le cadre de l'étude des échanges économico-sexuels quotidiens me permet de souligner l'intérêt de prendre en compte l'imbrication de trois niveaux d'analyse (culture, action, pensée), tous d'une importance égale. En incluant les scripts intrapsychiques, cette théorie met en avant le travail que chaque personne engage pour adapter et modifier les scripts culturels afin de pouvoir les appliquer

¹⁵⁶ John GAGNON, 1999, p.77

¹⁵⁷ Michel BOZON, 2001, pp.11-35

¹⁵⁸ John GAGNON, 1999, p.77

¹⁵⁹ Michel BOZON, 2005, p.103-112

¹⁶⁰ Michel BOZON, 2001, p.13

¹⁶¹ *Ibid.*, p.12

dans une situation particulière. Cette théorie permet donc de penser le fait que les individus posent des choix singuliers qui restent certes plus ou moins limités par un cadre de possibilités. Le cadre commence à intégrer la capacité de réflexion et d'action des individus, il se complète et se complexifie.

4.3. Intimité et économie symbolique : la perspective des “vies connectées”

J'ai déjà abordé les travaux de Viviana Zelizer afin d'exposer sa critique à l'encontre des perspectives des « mondes antagonistes » et des explications de type « rien d'autre que ». Celles-ci ne parviennent pas à décrire, et encore moins à expliquer, le fonctionnement réel des transactions intimes. Selon la sociologue, pour comprendre comment l'entrelacement de l'intime et de l'économie fonctionne, nous devons adopter une approche plus globale. Elle propose dès lors la perspective de « vies connectées ».

L'étude proposée par Zelizer lui permet de démontrer que « l'activité économique est une partie intégrante et essentielle d'un large éventail de relations intimes, mais la présence d'intimité confère à l'activité économique une signification particulière¹⁶² ». ¹⁶³ Pour la sociologue, comme pour Paola Tabet, ce n'est pas la présence d'échanges monétaires qui différencie la sexualité conjugale de la prostitution car ces échanges sont ordinaires dans les relations intimes. En ce qui concerne les relations hétérosexuelles, elle montre à quel point les échanges economico-sexuels font partie des rapports sexuels, conjugaux et amoureux bien qu'elle n'utilise pas directement ce concept. D'après elle, les relations intimes et les logiques économiques sont indissociables et ne se dénaturent pas mutuellement.¹⁶⁴ En se distinguant des approches féministes, Zelizer propose une analyse attentive « aux capacités des individus à définir ensemble la teneur et le périmètre de leur relation intime, dans lequel les rapports de genre et plus généralement les rapports de pouvoir ne sont pas centraux¹⁶⁵ ». Ce qui intéresse la sociologue c'est de privilégier la manière dont chaque personne donne un sens acceptable aux différentes situations qu'elle vit où échanges monétaires et intimités se fondent plutôt que de proposer une analyse, plus politique, en termes de rapports de domination d'une classe de sexe sur l'autre.¹⁶⁶ Ce niveau d'analyse est particulièrement intéressant car, comme

¹⁶² Viviana ZELIZER citée dans Xiaoshuo HOU., 2008, *The social meaning of money and intimacy*, p.312 (ma traduction)

¹⁶³ Son cadre d'analyse dépasse le mien mais le contient. Elle s'intéresse à l'ensemble des relations intimes. Ainsi qu'à l'aspect juridique qui encadre la gestion de l'argent dans l'intimité aux Etats-Unis. C'est une partie de son travail qui est volontairement laissé de côté.

¹⁶⁴ Mathieu TRACHMAN, 2020, p.125

¹⁶⁵ *Ibidem.*,

¹⁶⁶ Marlène BENQUET, Mathieu TRACHMAN, 2009, p.2

l'expliquent Marlène Benquet et Mathieu Trachman : « Les récits de vie proposés par les individus engagés dans des échanges économico-sexuels mettent en évidence le caractère non systématique de la perception de ces échanges comme des relations dissymétriques. Ordinaires, ces échanges peuvent être perçus par les individus comme dépourvus de violence, manifestation d'une interpénétration pacifique des sphères marchandes et sexuelles, voire comme une libération vis-à-vis d'une sexualité majoritaire. L'objectif est alors de décrire les arrangements qui permettent de construire des relations cohérentes, de distinguer la moralité et l'immoralité d'une pratique, d'évaluer des objets qui ne sont pas nécessairement considérés comme des biens marchands.¹⁶⁷ » Zelizer analyse les discours que produisent les individu.e.s à propos de leurs interactions intimes. Pour cela iels piochent dans des modèles socio-culturels qui passent par leurs filtres intrapsychiques. C'est en ce sens que cette démarche vient, selon moi, compléter les propositions d'analyse vues précédemment.

La sociologue postule que chaque personne fait un « travail relationnel » qui lui permet de distinguer ses multiples liens sociaux les uns des autres. Ces liens différenciés s'établissent dans tous les domaines de la vie sociale. Ces différenciations sont le fruit d'un travail en plusieurs étapes fourni par chacun.e. D'abord, chaque personne va tracer les frontières de la relation en question en la nommant (mère/fille, amant.e.s, médecin/patient.e, etc.). De cette manière, elle la différencie de ses autres relations, en relève les spécificités et définit les types de liens qu'elle présuppose. Ensuite, elle va associer précisément à cette relation certaines pratiques quotidiennes spécifiques jugées appropriées. Tout le monde adopte des ensembles significatifs de pratiques symboliques et de rituels distinct.e.s pour marquer des relations sociales distinctes. Le marquage des frontières et la définition des liens propres à la relation entraînent des accords, des droits et des obligations durables qui unissent les personnes y appartenant. La circulation de l'argent et les échanges (matériels et immatériels) étant systématiques dans nos vies et relations, les individu.e.s se mettent d'accord sur des rituels précis qui permettent le bon fonctionnement et la fluidité de ces échanges économiques au sein de la relation qui les lie.¹⁶⁸ Pour Zelizer, lorsque les relations intimes impliquent des transferts monétaires, ceux-ci sont clairement marqués par des modes de paiements, des formes d'argent physiquement distinctes, spécifiques et jugées appropriées.¹⁶⁹ Pour chaque relation, il s'agit d'adopter les pratiques de transfert et d'échange correspondantes à la définition que les individu.e.s font de la relation et du lien qui les lie. Les transactions et les

¹⁶⁷ *Ibidem.*,

¹⁶⁸ Viviana ZELIZER, 2005 (b), *The Purchase of Intimacy*, pp.7-46

¹⁶⁹ Viviana ZELIZER, 2000, *The Purchase of Intimacy*, p.819

formes de celles-ci ont une signification symbolique et servent à créer, définir, maintenir, affirmer, contester ou renverser les distinctions faites entre les différentes relations intimes. À travers la mise en place de certains échanges privilégiés et moyens d'échange spécifiques, les individu.e.s affirment et négocient constamment les frontières de la relation qui les contient.¹⁷⁰ Zelizer note d'ailleurs que lorsqu'ils ont des différends concernant des paiements, c'est autant sur le montant de ceux-ci que sur sa forme et son adéquation avec la relation en question. Ils discutent, par exemple, des distinctions entre les paiements en tant que compensations, droits ou cadeaux. Les moyens d'échanges privilégiés par les partenaires d'une relation intime sont des étiquettes, des marqueurs et des symboles puissants pour définir la dimension de la relation et du lien qu'elle contient. S'ils changent, ils transforment la signification de la relation. Les limites de la relation sont sans cesse négociées. Elles se modifient au fur et à mesure des interactions qui se passent en son sein.¹⁷¹ Zelizer postule donc que : « Le travail relationnel consiste à réaliser des ajustements viables entre les relations, les transactions, les canaux d'échanges et les lignes de partage. [...] [L]es acteurs marquent les lignes de partage en identifiant des ensembles adéquats de relations, de transactions et de moyens d'échange. [...] Car le choix des moyens et des transactions détermine celui des relations. Prenons le cas d'un célibataire qui achète un diamant et le passe à l'annulaire gauche d'une femme également célibataire : le symbole est évident. Dans le contexte américain contemporain, le couple est fiancé. Ce n'est pas le diamant qui fait que la relation du couple a changé mais le couple qui, au moyen d'un diamant, informe de l'évolution de sa relation.¹⁷² » La sociologue place la culture au cœur des liens sociaux car c'est elle qui indique les correspondances souhaitables et interdites entre les types de transactions et les types de relations. Chaque circuit d'échange mobilisé traduit une certaine structure institutionnelle dont découlent des indications sur les manières de « faire relation ». ¹⁷³ Les frontières des relations intimes sont rarement universellement acceptées, elles dépendent du contexte. Les individu.e.s, pour marquer leurs relations de manière adéquate, sont attentif.ve.s aux discours moraux afin de définir « ce qui se fait » et « ce qui ne se fait pas »¹⁷⁴. Par exemple, selon la définition de la relation (mariage, amants ou professionnelle), les cadeaux et relations sexuelles sont une obligation, une option ou interdites.

¹⁷⁰ Viviana ZELIZER, 2005 (c), p.26

¹⁷¹ Viviana ZELIZER, 2005 (b), pp.7-46

¹⁷² Viviana ZELIZER, 2005 (c), p.25

¹⁷³ *Ibid.*, p.24

¹⁷⁴ Viviana ZELIZER, 2005 (b), pp.7-46

Les individu.e.s « déploient en général de grands efforts pour se mettre d'accord sur le sens de leurs relations et pour en fixer les limites, mais c'est surtout vrai de celles qui mêlent des transactions d'ordre économique et intime¹⁷⁵ ». Dans les relations intimes, les transferts monétaires s'inscrivent dans des dynamiques d'obligations mutuelles et de réseaux durables. Parce que la sphère intime suppose de la confiance et des prises de risques, et lorsqu'en plus il s'y déroule des échanges économiques, le travail relationnel y est délicat, important et particulièrement conséquent. Dans la mesure où certaines relations peuvent facilement être confondues, que cette confusion pourrait avoir des conséquences négatives pour au moins un.e des participant.e.s et/ou pour la signification de l'implication requise dans la relation, les individu.e.s font un effort exceptionnel pour définir et marquer ce que la relation est et n'est pas.¹⁷⁶ Je pense particulièrement au besoin d'éloignement, pour les femmes, du stigmate de la Putain. Pour Zelizer, l'argent non seulement cohabite avec l'intimité mais la soutient.¹⁷⁷ Par conséquent, « [l]a question n'est donc pas de savoir si l'argent et les relations érotiques peuvent coexister, mais quelles formes de transfert monétaire s'attachent à des variétés particulières de relations érotiques. Le problème n'est donc pas la disponibilité des preuves mais leur interprétation¹⁷⁸ ».

Zelizer consacre un chapitre de son livre « *The Purchase of Intimacy* »¹⁷⁹ aux relations sexuelles et amoureuses. Elle mobilise notamment les travaux de Beth Bailey précédemment présentés concernant le « dating ». Ils permettent effectivement de repérer les rituels incluant de l'économique effectués par les individu.e.s lors de rendez-vous amoureux pour marquer les frontières de la relation qu'ils tentent de définir, ainsi que leur aspect évolutif.¹⁸⁰ Les rituels utilisés par les « partenaires amoureux » pour adoucir symboliquement les termes de l'échange et se prémunir contre le stigmate de la Putain sont divers. Lorsque les partenaires romantiques « sortent ensemble », iels ont tendance à étiqueter la relation : « calling », « dating », « going steady »¹⁸¹. Ces étiquettes amènent à des comportements précis. Aussi, on l'a déjà vu, les transactions sont fortement ritualisées et certains canaux d'échanges sont particulièrement privilégiés ou évités. Enfin, la sociologue réaffirme également l'importance de la temporalité de l'échange. Dans ce même chapitre, Zelizer rapporte de manière intéressante le contenu de différents « livres d'étiquettes ». Ces livres se révèlent être des

¹⁷⁵ Viviana ZELIZER, 2005 (c), p.22

¹⁷⁶ Viviana ZELIZER, 2005 (b), pp7-46

¹⁷⁷ Viviana ZELIZER, 2005 (c), p.26

¹⁷⁸ Viviana ZELIZER, 2000, p.823 (ma traduction)

¹⁷⁹ Viviana ZELIZER, 2005 (b), pp.94-157

¹⁸⁰ *Ibid.*, pp.114-118

¹⁸¹ Beth BAILEY, 2004, pp.23-26

guides pratiques et explicites des « bons » échanges économico-sexuels, de la bonne circulation et gestion de l'argent (et des cadeaux) dans les couples, lors des rencontres amoureuses mais également au moment de la rupture. Ils s'adressent aux femmes et leur indiquent les comportements qui conviennent socialement et moralement. Ils sont dès lors des indicateurs des échanges et des canaux de transactions à adopter ou à éviter pour entretenir un certain type de relation intime. Elle donne l'exemple emblématique du cas de la bague de fiançailles qui doit impérativement être rendue en cas de séparation, ainsi que tous les autres cadeaux de valeur. Un autre exemple qu'elle mobilise est celui du « *Fabulous Girl's Guide to Decorum* » (1990) : présenté comme « guide de l'étiquette du nouveau millénaire », offre les conseils suivants aux jeunes femmes sur le « bon comportement en matière de rendez-vous » : certaines femmes pensent que ce n'est pas un rendez-vous à moins que le gars ne paie l'addition. Mais... une FG [Fabulous Girl] est une femme moderne et ne tient pas à ces principes démodés. Généralement. Qui paye la note aux premiers rendez-vous peut être délicat. Si votre prétendant indique clairement qu'il aimerait vous inviter à dîner, vous pouvez le laisser payer le repas. Lorsqu'un homme demande à une FG de prendre un café ou un cocktail l'après-midi, il n'est pas faux de supposer qu'il paiera pour elle. Néanmoins, une FG transporte toujours de l'argent au cas où il serait radin... Si vous n'avez pas l'intention de revoir ce type, alors vous devriez certainement payer votre moitié de la facture. Bien sûr, *vous* savez que payer un repas n'oblige personne à s'offrir plus tard pour le dessert, mais il se peut que ce ne soit pas le cas.¹⁸² »

Russel Belk et Gregory Coon¹⁸³, à travers la retranscription de nombreux témoignages, mettent en avant trois modèles d'interprétation mobilisés par les individu.e.s pour interpréter, évaluer, et donner du sens aux cadeaux et échanges dans leurs relations intimes. Ces modèles correspondent à une partie du « travail relationnel » exposé par Zelizer. Belk et Coon définissent le cadeau comme un bien ou un service – incluant du temps et des activités – volontairement et rituellement donné à une autre personne. Il induit une réciprocité sous forme d'obligation informelle. Les auteurs commencent par présenter le modèle de l'échange économique. Celui-ci correspond au modèle exposé lors de l'analyse des études sur le « *Date Rape* ». Ils notent que les individu.e.s pris.e.s dans l'échange peuvent être parfaitement conscient.e.s de la réciprocité qu'il suppose. Les auteurs partagent notamment des témoignages de femmes qui expliquent être attentives à l'égalité dans les dépenses

¹⁸² Viviana ZELIZER, 2005 (b), p.116 (ma traduction)

¹⁸³ Russell BELK, Gregory COON, 1993, *Gift Giving as Agapic Love*, pp.393-417

(d'échanger « du même contre du même ») ou qui préfèrent assumer la totalité des dépenses lors de rendez-vous et/ou dans leur relation amoureuse, afin de préserver un sentiment de liberté et de ne pas se sentir contrôlées. Ils rapportent également des témoignages de femmes qui instrumentalisent sciemment la banalité de ces échanges et leur aspect informel pour en profiter sans assurer de contrepartie (sexuelle). Ces témoignages permettent de restituer aux femmes leur capacité de discernement, de décision et d'action.¹⁸⁴ Le deuxième modèle correspond au modèle de l'échange social. Ce qui est important dans celui-ci c'est la valeur symbolique des cadeaux. L'échange y est vécu comme un moyen permettant d'affirmer le lien social. L'aspect matériel (coût des cadeaux) ainsi que les aspects immatériels (temps passé ensemble, efforts fournis, spontanéité et degré d'intimité du cadeau) sont interprétés par les individu.e.s comme des preuves d'amour. Ils symbolisent l'engagement et l'attachement volontaire de la part de celui qui offre mais aussi de celui qui accepte. Accepter un cadeau implique l'obligation tacite de poursuivre la relation. Les partenaires sont attentif.ve.s à ne pas « équilibrer la balance des échanges » afin de produire un sentiment de confiance dans l'idée que la relation va se poursuivre. Le troisième modèle correspond au modèle de l'amour romantique. Selon l'idéologie amoureuse, dans la sphère intime, nos actions, cadeaux et échanges sont guidés par un amour extatique, passionné et transcendant qui nous pousse à agir uniquement pour le bien de l'autre. Les considérations raisonnées de coût y sont perçues comme étant hors de propos et superflues et sont présentées comme invisibles car le seul aspect important est la puissance du sentiment que le don contient et exprime. Le don n'est pas instrumental, il est supposé libre, sans contrainte, altruiste, désintéressé, étant une pure expression de la célébration de l'amour et de la relation. Le cadeau célèbre l'unicité de l'être aimé qui ne se sent, dès lors, pas comme un objet sexuel fongible. Théoriquement le don n'appelle pas au contre-don mais sert uniquement à créer et maintenir un lien de confiance. Toutefois, comme le précise Caroline Henchoz¹⁸⁵, les normes contemporaines occidentales valorisent l'égalité entre les conjoint.e.s et poussent donc les partenaires à favoriser à la fois l'altruisme et l'équilibre comme principes organisateurs de leurs échanges conjugaux. Pour la sociologue, dans les faits, les deux partenaires s'investissent dans leurs échanges afin de démontrer chacun.e leur attachement et confirmer le lien amoureux : « l'équité est justement réclamée, mais moins comme un dû que comme la confirmation "courante" et attendue d'une solidarité affective. [...] Le souci d'équité chez soi et chez l'autre, serait, en somme, une forme

¹⁸⁴ L'étude de Mélanie Gourarier concernant les communautés de séduction en France est particulièrement intéressante comme exemple de stratégies d'évitement des échanges économico-sexuels, dont ils ont particulièrement conscience, par les hommes appartenant à ces communautés selon un modèle de pensée des « mondes antagonistes ».

¹⁸⁵ Caroline HENCHOZ, 2008, pp.21-52

de déclaration d'amour au quotidien¹⁸⁶». Malgré les discours mobilisés par les partenaires qui appuient l'importance de l'équité dans le couple, la sociologue note que la division des tâches, et par prolongement la circulation et la forme des échanges, en son sein restent marquées par le genre. Elle explique que « l'idéologie de l'équilibre et de la réciprocité ainsi que l'idéologie du don sont à concevoir comme des systèmes plus ou moins cohérents de représentations et de valeurs qui servent à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation du couple¹⁸⁷ ». Celle-ci peut donc être mobilisée par les partenaires pour invisibiliser ou rendre cohérente la division des tâches selon le genre de chacun.e. Cela me pousse à me demander ce qu'homme et femme échangent effectivement dans leur relation et à quel point ces échanges sont marqués par le genre de chacun.e. En effet, bien qu'ils échangent « en même quantité » cela ne nous informe pas sur la nature de ce qui est échangé. Cela montre l'importance de collecter les discours que les personnes produisent sur leurs échanges, d'observer la nature des biens et services qui sont échangés et leur mise en équivalence par les partenaires. Comme l'expliquent Belk et Coon, « dans l'amour romantique, le sexe est un moyen d'exprimer des sentiments pour l'autre, de tenter de lui plaire en prêtant attention à ses désirs et de célébrer son unicité¹⁸⁸ ». Il serait intéressant de savoir si la sexualité féminine et la sexualité masculine sont considérées par chacun.e des partenaires comme étant « un cadeau », quelque chose qui s'offre pour célébrer l'unité du couple. Les personnes, sous couvert d'amour, s'échangent-elles « du même contre du même » ou les moyens d'échanges sont-ils marqués par le genre ? Souvenons-nous que les femmes déclarent, largement plus que les hommes, avoir des relations sexuelles avec leurs conjoints sans en avoir l'envie... Enfin, Belk et Coon notent que les traits qui caractérisent le modèle de l'échange économique restent attachés à des stéréotypes de comportements masculins : la rationalité, le contrôle, la domination, l'égoïsme, l'impersonnalité, etc. Les modèles de l'échange social et de l'idéologie amoureuse sont attachés aux stéréotypes féminins : désir de plaire et expressivité des sentiments d'attachement comme l'émotivité, la dépendance, la soumission, l'altruisme, la tendresse, etc. Les auteurs pointent le fait que les différents modèles proposés semblent en fait suivre l'évolution traditionnelle de la relation et des échanges qu'elle suppose, en commençant avec le modèle de l'échange économique jusqu'au modèle de l'idéologie amoureuse.¹⁸⁹ Cela est un bon exemple de la constance du travail relationnel de maintien et de négociation des rituels

¹⁸⁶ Louis ROUSSEL cité dans *Ibid.*, p.49

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.50

¹⁸⁸ Russell BELK, Gregory COON, 1993, p.409 (ma traduction)

¹⁸⁹ *Ibid.*, p.408-413

fournis par les individu.e.s pointé par Zelizer pour marquer et modifier les frontières de leurs relations.

Le travail de Zelizer permet de démystifier les liens entre activité économique et intimité.¹⁹⁰ Cela grâce à une conception particulière de ce que recouvre la notion d'échange économique. Pour Paola Tabet, « l'économique » correspond à la contrainte matérielle, aux « ressources nécessaires aux personnes pour vivre et [au] travail qui leur permet de produire leurs moyens d'existence : la question de la répartition des ressources est centrale¹⁹¹ ». Pour Zelizer, cette notion renvoie à des échanges spécifiques qui façonnent et délimitent la relation. Elle inclut donc des biens plus symboliques puisque ce qui apparaît comme primordial « c'est leur capacité à satisfaire les besoins des femmes et des hommes et à signifier la teneur de la relation¹⁹² ». Cette autrice permet aussi de penser ces échanges comme étant nécessaires à la construction de relations intimes¹⁹³. Donner de la place, dans l'analyse de ces transactions, aux points de vue de personnes pris.e.s dedans permet de réinjecter de la complexité dans l'analyse de ces mécanismes et, de fait, « de ne pas réduire les logiques des transactions à l'intérêt économique et prendre en compte les engagements affectifs¹⁹⁴ ». En changeant le point de vue, ce que Zelizer propose, en fait, c'est une nouvelle piste d'analyse des rapports de pouvoir dans les relations amoureuses/intimes. En effet, elle note que les partenaires y détiennent un pouvoir l'un.e sur l'autre et que par conséquent ces relations sont caractérisées par une certaine fragilité et une incertitude. Dans une relation, chaque partenaire donne à l'autre prise sur ellui-même, iel se rend vulnérable. Ce mécanisme est censé être mutuel et c'est ce que les échanges tentent d'affirmer. Toutefois, il semblerait qu'une part d'incertitude persiste.¹⁹⁵ C'est ce qui fait que toute relation « comporte un risque ». Le risque vient de la difficulté et de la fragilité des « ajustements entre les désirs et les aspirations de chacun des partenaires¹⁹⁶ ». Néanmoins, dans ce type d'analyse, il me semble important de garder à l'esprit que dans notre société, hommes et femmes ne sont pas structurellement égaux.ales dans une relation amoureuse. Les dictats auxquels iels tentent de répondre et qui leur ont été inculqués par leurs socialisations respectives sont différents. C'est pourquoi, comme je l'ai déjà évoqué plus haut, il est important d'observer précisément ce qui s'échange – en dépassant le cadre strictement matérialiste de Paola Tabet – et le sens dans lequel cela

¹⁹⁰ Xiaoshuo HOU., 2008, p.315

¹⁹¹ Mathieu TRACHMAN, 2020, p.133

¹⁹² *Ibid.*, p.134

¹⁹³ *Ibidem.*,

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.136

¹⁹⁵ *Ibidem.*,

¹⁹⁶ *Ibidem.*,

s'échange (qui échange quoi, dans quel but) – et plus particulièrement comment s'échange la sexualité dans le cadre de l'étude des échanges économico-sexuel, avec quoi elle est mise en équivalence. L'approche de Zelizer permet de relativiser le poids des logiques économiques (sans nier leur présence) : « si les échanges de biens et d'argent sont très fréquents dans les relations intimes, ils n'en sont pas la raison d'être ni le principe explicatif. [...] La place du travail d'explicitation et de la réflexivité est ici centrale : pour les perspectives féministes comme pour les transactions intimes, expliciter les termes de l'échange, les enjeux pour les partenaires, les frontières qu'ils fixent contribue à établir des relations plus justes. [...] les usages implicites de la sexualité, les asymétries de ressources ou de désirs non questionnées caractérisent la conjugalité [...] et favorisent la reproduction tacite des inégalités.¹⁹⁷ » Le cadre de recherche proposé par Zelizer est très intéressant pour étudier les échanges économico-sexuels. Cependant, il gagnerait en profondeur et en pertinence en étant systématiquement replacé et interrogé dans un cadre socio-culturel plus large, comprenant les structures sociales de genre. Les échanges prennent inévitablement place au sein du patriarcat et son impact sur ceux-ci doit impérativement être interrogé. C'est dans ce cadre plus large qu'il me semble important d'aborder la sociologie de l'amour et des sentiments. En effet, ceux-ci jouent potentiellement un rôle dans les échanges économico-sexuels (comme on l'a vu par exemple à travers l'idéologie de l'amour) et cela dans une dimension genrée. On peut, par exemple, se rappeler le fait que la sexualité des femmes s'inscrit davantage dans la relation que celle des hommes. Les sentiments peuvent donc être à l'origine de l'échange, comme récompenses émotionnelles et immatérielles, comme cause et comme objectif. La présence et l'absence des sentiments ainsi que l'importance que les individu.e.s leur accordent font intégralement partie de la compréhension des mécanismes des échanges économico-sexuels.

4.4. Sociologie de l'amour et des sentiments : économie affective

Pour Sonia Dayan-Hezbrun¹⁹⁸, le sentiment amoureux est un phénomène social genré qu'on apprend à performer à travers la socialisation : « Les conditions dans lesquelles la plupart des femmes ont été élevées depuis leur plus tendre enfance, les discours qu'elles entendent ou qu'elles lisent, les images qu'elles voient, font qu'elles attendent qui les aimera (le Grand Amour, le Prince charmant), que cette attente rythme leur vie, et que de l'amour de cet

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.138

¹⁹⁸ Sonia DAYAN-HERZBRUN, 1982, *Production du sentiment amoureux et travail des femmes*, pp.113-130

homme miraculeux, elles attendent (toujours) leur identité.¹⁹⁹ » Les femmes sont socialisées dans l'hétéronormativité qui leur impose un « noyau de dépendance affective » : elles assimilent l'idée selon laquelle toute leur existence dépend de l'amour d'un homme. Ce noyau de dépendance serait la cause de leur asservissement et de leur dévouement.²⁰⁰ Les « aspirations conjugales et amoureuses [des femmes] participent à leurs souffrances et [à] leur domination ²⁰¹ ». La dépendance matérielle des femmes se double d'une puissante « inégalité émotionnelle ». Toutefois, comme le fait remarquer Mathieu Trachman, « on peut se demander si l'hypothèse de S. Dayan-Herzbrun d'un amour qui détermine l'existence des femmes et non celle des hommes est toujours valide. Tout laisse à penser que les investissements intimes sont liés aux appartenances de sexe, mais il est sans doute rapide d'opposer dépendance féminine et indépendance masculine.²⁰² ». Afin d'interroger l'actualité des affirmations de Dayan-Herzbrun, je vais mobiliser les travaux d'Eva Illouz – sociologue de l'amour et des sentiments. Ceux-ci vont me permettre de poser un cadre plus général dans lequel intégrer une étude des échanges économico-sexuels à partir du niveau d'analyse proposé par Zelizer. Ils permettent de complexifier la réalité des liens existants pour les femmes entre sexualité, sentiments et éléments économiques dans notre société patriarcale et capitaliste. Illouz met en avant la vérité socio-culturelle avec laquelle les femmes doivent composer et qui les influence très certainement dans le cadre des échanges économico-sexuels. Les deux approches me semblent donc complémentaires. Les travaux d'Illouz²⁰³ me permettent en fait de compléter et d'approfondir la partie précédente de ce travail dans laquelle je proposais une rapide description de la sexualité en Occident. Ils vont notamment confirmer, comme l'annonçait Beth Bailey, l'absence de modèle clair et dominant. Ils s'inscrivent également dans la continuité des écrits de Zelizer qui mettait déjà en avant les éléments suivants : la fragilité, l'incertitude, la vulnérabilité, le risque inerrant aux logiques des relations intimes. Dans cette partie, je vais donc continuer de dessiner le cadre structurant la gestion de nos émotions au sein duquel se déroulent quotidiennement les échanges économico-sexuels banals.

Pour Eva Illouz, les sentiments, moteurs de l'action, sont fortement imprégnés par la culture. Pour comprendre sociologiquement les actions/comportements/interactions des individu.e.s

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.120

²⁰⁰ Concept de Colette Dowling dans Mona CHOLLET, 2021, p.170

²⁰¹ Mathieu TRACHMAN, 2020, p.129

²⁰² *Ibid.*, p.138

²⁰³ Eva Illouz précise qu'elle s'intéresse principalement à la classe moyenne, ce qui peut être un biais dans son travail. Dans la suite de ce travail je me baserai très largement sur sa thèse qui annonce « la fin de l'amour », sur les lieux de « non-amour » et de « non-choix », ce choix a fortement influencé la forme de ce travail et le résultat final.

« de l'intérieur » – comme le préconise Zelizer –, je dois intégrer dans mon travail la « couleur émotionnelle des actions » et leurs conséquences. De plus, dans notre société, les sentiments sont genrés et hiérarchisés. C'est aussi à travers leur expression qu'hommes et femmes performant leurs rôles et identités de genre. Les sentiments – et la capacité à les gérer – attachés à la masculinité ont tendance à être plus valorisés que ceux attachés à la féminité.²⁰⁴ Dans le même sens que Zelizer, Illouz montre que la division entre « une sphère publique vide d'émotions et une sphère privée qui en est saturée²⁰⁵ » est une illusion. La sphère des émotions et la sphère économique sont imbriquées et s'influencent l'une l'autre. Selon elle, tout au long du XX^e siècle, les individu.e.s ont été invité.e.s à prêter de plus en plus d'attention et de place à leurs émotions ainsi qu'à l'expression de celles-ci au sein des deux sphères. Pour Illouz, l'identité moderne correspond à une expression publique de récits mêlant aspiration et réalisation de soi. Ces discours visent à la reconnaissance de notre statut, de notre valeur et de notre estime de nous. Ils servent à réaffirmer et confirmer notre image de nous-mêmes qui se construit dans les interactions aux autres. C'est cette reconnaissance que chacun.e recherche dans le lien amoureux et/ou sexuel. Cela nous amène à nous comporter comme si nous étions dans une sorte de « marché de l'amour » où ce sont des mécanismes identiques aux mécanismes économiques qui ont le pouvoir de fixer notre valeur.²⁰⁶

Comme je l'ai montré plus haut, la cour amoureuse traditionnelle était traversée par un ensemble de certitudes et était clairement structurée par des rituels performés dans un but précis. Les rituels – en tant qu'expressions symboliques de normes – permettent aux individu.e.s de décrire, prédire et expliquer la situation ainsi que les comportements de chacun.e et d'orienter les leurs. Ils permettent d'informer sur l'objet, les frontières et l'intensité des émotions ainsi que de les ordonner autour de règles communes. Pourtant, selon Illouz, les domaines de l'amour et de la sexualité sont, aujourd'hui, gouvernés par l'incertitude. Les principes d'interaction qui régissent les sphères privées et intimes sont peu définis et flous. Ils ne permettent plus de connaître les résultats des interactions de manière prévisible et normée.²⁰⁷ Pour la sociologue, on passe d'un système de certitude « qui se passe d'introspection et n'oblige pas à une constante production et surveillance de ses propres désirs²⁰⁸ » à des systèmes de fortes incertitudes qui nécessitent « une gestion psychologique

²⁰⁴ Eva ILLOUZ, 2006, *Les sentiments du capitalisme*, p.11-19

²⁰⁵ *Ibid.*, p.17

²⁰⁶ *Ibid.*, pp.11-28

²⁰⁷ Eva ILLOUZ, 2020, pp.43-69

²⁰⁸ *Ibid.*, p.318

autonome²⁰⁹ ». Cela s'est produit via plusieurs changements sociétaux importants : la révolution sexuelle, la diffusion des discours psychologiques, le capitalisme et, plus tard, Internet.

Via la révolution sexuelle, la sexualité se désenclave du système de parenté et de la religion. Elle devient un « instinct naturel », est réduite à un évènement biologique, ce qui donne au corps son propre pouvoir d'action.²¹⁰ La nouvelle morale sexuelle prône l'autonomie et la liberté. L'objectif valorisé de la sexualité devient le plaisir sexuel dans le but de vivre une existence heureuse dans une culture de l'authenticité.²¹¹ Dans le même temps, l'expansion des discours psychologiques a fait « du moi, de la sexualité et de la vie privée des lieux cruciaux de la formation et de l'expression de l'identité²¹² ». La réalisation de soi, à travers notamment une sexualité et une conjugalité « épanouie », devient une nécessité, un idéal à atteindre et synonyme de santé dans un monde qui prône la normalité comme signe de bien-être. Selon Illouz, l'omniprésence actuelle de la psychologie et de la culture du développement personnel traduit le fait qu'il revient dorénavant, à ces discours, la tâche d'aider les individu.e.s à gérer l'incertitude. Cela ils le font en les invitant à se replier à l'intérieur d'eux-mêmes et sur leurs sentiments en organisant (dans des scénarios) la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et des autres, de leur propre vie et des interactions qu'ils vivent.²¹³ Aujourd'hui, si nous en sommes arrivé.e.s à croire que le sexe est si important pour définir qui nous sommes, c'est parce que « notre sexualité est vécue comme la valeur et la pratique de la liberté ²¹⁴ ». La sexualité se définit dorénavant par : l'immanence, la liberté réflexive, l'autodétermination, la réalisation des désirs et la subjectivité.²¹⁵

Selon Illouz, si la liberté sexuelle s'est tant généralisée c'est parce que la sphère économique s'en est emparée. Dans notre société capitaliste, la sexualité devient une performance visuelle qui s'exécute à travers la consommation de biens économiques²¹⁶ : « La sphère de la consommation visuelle [...] a fait de l'identité sexuelle une performance visuelle médiatisée par des biens de consommation et de la libération sexuelle une pratique culturelle instituée par un ensemble de codes, de styles et de signifiants visuels²¹⁷. » Pour la sociologue, c'est comme

²⁰⁹ *Ibidem.*,

²¹⁰ *Ibid.*, p.83

²¹¹ *Ibid.*, p.89

²¹² Eva ILLOUZ, 2006, p.85

²¹³ *Ibid.*, p.83-117

²¹⁴ Eva ILLOUZ, 2020, p.69

²¹⁵ Eva ILLOUZ, 2006, pp.83-117

²¹⁶ Eva ILLOUZ, 2020, pp.72-77

²¹⁷ *Ibid.*, p.73

si on assistait à une sorte de « campagne marketing » de la (bonne) sexualité via différents agents économiques : les services thérapeutiques et pharmacologiques, les industries des accessoires censés aider à améliorer les performances sexuelles, les complexes industriels et cinématographiques et la pornographie.²¹⁸ La liberté dans la sexualité s'exprime donc dorénavant par une manière de consommer la sexualité ainsi que les objets matériels et les discours qui y sont associés. D'après la chercheuse, la « libération sexuelle » a échoué à sortir la sexualité du patriarcat. Par contre, elle a permis le croisement entre patriarcat et capitalisme. Dans le même temps, « les médias se sont emparés de l'image de la femme libérée et puissante, et ont recyclé un message féministe essentiel : celui d'une femme forte, émancipée et positive, à l'aise dans son corps et sa sexualité²¹⁹ ». Tout cela a eu pour conséquence la mise en place de nouveaux idéaux sexuels à performer : l'authenticité, l'amusement, la décontraction et le plaisir. C'est dans ce contexte qu'est né ce que la sociologue nomme le capitalisme scopique.²²⁰ Celui-ci renvoie à l'ensemble des industries de l'image (mode, cinéma, cosmétique, etc.) qui ont ensemble participé, dans notre société de consommation, à la diffusion de la définition et à l'injonction de la gestion du corps (des femmes particulièrement) comme une unité visuelle qui doit être attirante, monnayable et exploitable dans le but d'en tirer une plus-value.²²¹

Illouz pointe le fait que la « révolution sexuelle » a amené à la valorisation de l'expérience, de l'accumulation d'aventures et de l'exploration sexuelle. Ce qui a fatalement provoqué l'augmentation générale du nombre de partenaires²²². Depuis, l'activité et la compétence sexuelle sont des « marques de statut et de valeur²²³ ». Le « sexe sans lendemain » est dès lors valorisé et se transforme en une sorte de capital social. Il se caractérise par une relation sans attente et sans engagement, par la recherche de son propre plaisir, par l'absence de réciprocité affective et par l'absence de projection dans l'avenir. Il est un échange mutuel et équivalent de services sexuels.²²⁴ La sociologue ajoute que la « révolution sexuelle » a amené au fractionnement des modes de rencontres amoureuses en trois modèles distincts : les marchés du mariage, les expériences émotionnelles et les pratiques sexuelles.²²⁵ Ces trois sphères de conduites opèrent à partir de normes et de logiques socio-culturelles différentes.

²¹⁸ *Ibidem.*,

²¹⁹ *Ibid.*, p.79

²²⁰ *Ibid.*, p.69-80

²²¹ Eva ILLOUZ, 2020, Interview *La fin de l'amour*

²²² Eva ILLOUZ, 2020, p.83 (Ce qui est plus vrai pour les hommes que pour les femmes comme on l'a vu précédemment)

²²³ *Ibid.*, p.103

²²⁴ *Ibid.*, pp.91-107

²²⁵ *Ibid.*, p.84

Logiquement, le cadre émotionnel et culturel dans lequel se déroulent les rencontres hétérosexuelles s'en retrouve fortement bouleversé.²²⁶ Aujourd'hui, la sexualité peut tout à fait être séparée de l'affect et de la vie commune, elle est devenue une « sphère d'action à part entière ».²²⁷ La sociologue note d'ailleurs que le rapport sexuel – qui marquait la fin du récit – marque « aujourd'hui le début de l'histoire, rendant ainsi le but et la suite de la relation incertain²²⁸ ». Cela a deux conséquences principales. La première est que la potentialité sexuelle que peut prendre une rencontre est toujours supposée par les acteur.rice.s. Cela les amène à constamment intégrer cette éventualité dans la manière dont iels entrent en interaction. Iels se sexualisent l'un.e l'autre, font toujours d'abord de l'autre un objet sexuel potentiel. Deuxièmement, il est difficile pour les personnes dans une situation de rencontre amoureuse de savoir dans quel cadre celle-ci se déroule et donc d'(inter)agir en conséquence. Ces personnes sont dans une incertitude quant au cadre, à l'objectif et aux attentes mutuelles de l'interaction. À travers ces deux changements (accumulation d'expériences sexuelles et division des cadres de rencontre), la définition de la situation se complique et les scripts à adopter ne sont plus clairs.²²⁹ Le « travail relationnel » à fournir, au sens de Zelizer, se brouille. Les frontières sont floues et fluides.

Le « *casual sex* » est un modèle de sexualité défendu par une partie des féministes parce qu'il prône le plaisir, le pouvoir et le détachement. Parce qu'il amène à développer un sentiment de puissance et d'autonomie et parce qu'il défend l'idée d'une égalité dans le détachement, dans l'absence d'attente mutuelle.²³⁰ Pour Illouz, c'est dans ce sens-là que le féminisme, main dans la main avec les modèles thérapeutiques, a participé à la rationalisation des relations intimes. Ensemble, ils ont promu l'idée selon laquelle les individu.e.s sont capables de se séparer de leurs émotions pour les contempler, les clarifier et les contrôler. Cette tendance à vouloir régenter ses émotions a amené à la dépersonnalisation des relations en y faisant entrer des critères d'évaluation abstraits, généraux et déconnectés de celles-ci.²³¹ Selon la sociologue : « les relations intimes ont été transformées en objets comparables entre eux et relèvent d'une analyse en termes de coûts et profit²³² ». Cela a transformé « les relations intimes en biens fongibles [...] qui peuvent être remplacés ou échangés²³³ ». Cette logique a normalisé le

²²⁶ *Ibid.*, p.102

²²⁷ *Ibid.*, p.84

²²⁸ *Ibid.*, p.113

²²⁹ *Ibid.*, p.108-124

²³⁰ *Ibid.*, p.105-106

²³¹ Eva ILLOUZ, 2006, 72-77

²³² *Ibid.*, p.72

²³³ *Ibidem.*,

« non-engagement » et le « non-choix » dans les rencontres. Le détachement affectif et l'incertitude qu'il suppose apparaissent comme une sorte de « prix à payer, certes malheureux mais nécessaire, pour plus de liberté²³⁴ », l'égalité et l'émancipation. Toutefois, bien que le « sexe sans lendemain » semble être devenu une forme de sexualité valorisée et légitime pour toutes, celui-ci reste largement associé à une sexualité masculine. La sexualité (idéaltypique) des hommes²³⁵ est en fait devenue le critère implicite général et neutre d'évaluation de la sexualité.²³⁶ Seulement, comme Illouz l'explique très justement : « Affirmer que seule une sexualité sans engagement est une sexualité libérée, c'est implicitement approuver l'équivalence entre une sexualité libre et une sexualité sans engagement et entre une sexualité masculine et une sexualité libre.²³⁷ » De plus – et c'est fondamental –, dans les faits, hommes et femmes « occupent une position différente dans le champ sexuel, les contrats sexuels et affectifs dont ils dépendent sont différents²³⁸ ». Les asymétries de genre en matière de normes sexuelles sont encore très présentes. Les femmes vivent, en réalité, une sorte de double injonction contradictoire. D'un côté, elles doivent se comporter selon la norme sexuelle masculine en séparant sexualité et affectivité et, dans le même temps, leur sexualité reste inscrite dans le modèle de la « relationnalité ». La norme du non-engagement s'oppose au « devoir de réserve féminin » et à l'inscription de leur sexualité dans la fidélité et le désir de filiation qui leur permet d'éloigner le stigmate de la Putain.²³⁹ Elles vivent donc une situation impossible : « les femmes sont stigmatisées pour un certain type de comportement, mais *aussi* pour le comportement inverse, on s'expose à être méprisée quand on vit librement sa sexualité, avec un minimum d'implication affective, mais *aussi* quand on se montre « trop » sentimentale²⁴⁰ ». La valorisation de la sexualité masculine et la dévalorisation de la sentimentalité mièvre poussent les femmes à se conformer au modèle « de la fille cool ». Cette dernière, comme le montre Mona Chollet, c'est une femme qui muselle ses besoins et exigences parce qu'elle redoute de passer pour une « hystérique » ou trop en demande, c'est une femme qui tente d'être belle et désirable en toutes circonstances et qui accepte de se faire humilier pour paraître détachée et cool.²⁴¹ Ce modèle va de pair avec l'injonction à une activité sexuelle régulière représentant une sorte de validation/sanctification (à travers le désir et le regard de l'homme)²⁴² : « Il est censé être un gage à la fois de statut social et d'équilibre

²³⁴ Eva ILLOUZ, 2020, p.190

²³⁵ C'est un modèle de sexualité qui promeut : le pouvoir, le détachement, l'autonomie, l'instrumentalité, la satisfaction du plaisir personnel

²³⁶ Eva ILLOUZ, 2020, p.104

²³⁷ *Ibid.*, p.119

²³⁸ *Ibid.*, p.211

²³⁹ *Ibid.*, pp.108-124

²⁴⁰ Mona CHOLLET, 2021, p.194

²⁴¹ *Ibid.*, pp.191-192

²⁴² *Ibid.*, pp.176-182

physique²⁴³ ». Il semblerait que du modèle proposé par Dayan-Herzbrun, de l'attente du Prince Charmant pour enfin accéder à son identité, on soit passés à un modèle de validation éphémère par une sexualité abondante avec des hommes. La sexualité devient pour les femmes un moyen d'évaluation positive rassurant pour son identité et sa valeur. L'identité des femmes se construit toujours à travers le regard des hommes car ce sont eux qui continuent de « définir les règles » en matière sexuelle (objet d'amour, règles de recherche de partenaire, expression des sentiments amoureux).²⁴⁴ On comprend que les femmes puissent être plus ambivalentes face à la sexualité occasionnelle : elles peuvent à la fois la vivre comme une forme de prise et d'expression de pouvoir et d'autonomie et comme une atteinte à leur estime d'elles-mêmes, un déni de leur identité de sujet qui sert les intérêts des hommes.²⁴⁵

C'est dans ce cadre socio-culturel qu'Illouz explique l'omniprésence des échanges économico-sexuels marqués par l'incertitude. D'après elle, la sexualité des femmes reste enclavée dans le registre de la « relationnalité » et est plus émotionnelle. Cela s'explique, selon elle, par le fait qu'historiquement et culturellement elles ont été obligées d'utiliser leur sexualité comme une ressource à échanger contre des biens matériels et un statut social.²⁴⁶ Par le mariage, elles accédaient à un statut social, économique et à leur identité. Il s'agirait donc d'une sorte de survivance de la dépendance totale qui a été la leur, des restes d'une réalité encore enfoncée dans un coin de leur conscience collective. Pour la sociologue, « l'approche féminine de la sexualité est plus émotionnelle *parce qu'elle est plus économique*²⁴⁷ ». En fait, pour Illouz, le « sujet économico-sexuel est le vrai sujet de la modernité²⁴⁸ ». Dans le capitalisme scopique, l'échange économico-sexuel est omniprésent : « Aujourd'hui il est pratiquement impossible de dissocier la sexualité et l'amour des sphères de la consommation et de la technologie où ils circulent. Le désir sexuel produit une valeur économique, tandis que les marchandises deviennent indissociables de la production de désir sexuel.²⁴⁹ » La sociologue pointe deux événements qui ont amené à la dévaluation du corps et de la sexualité des femmes. D'abord, la pilule contraceptive a favorisé l'accès des femmes à la sexualité et a, dans le même temps, diminué ce qui pouvait être attendu « en échange » de la part des hommes. Ensuite, la sexualisation constante du corps des femmes dans les différentes industries de l'image a créé une prodigieuse valeur économique qui a principalement profité

²⁴³ *Ibid.*, p.179

²⁴⁴ Eva ILLOUZ, 2012, *Pourquoi l'amour fait mal ?*, p.16-17

²⁴⁵ Eva ILLOUZ, 2020, pp.116-117

²⁴⁶ *Ibid.*, pp.119-120

²⁴⁷ *Ibid.*, p.104

²⁴⁸ *Ibid.*, p.140

²⁴⁹ *Ibid.*, p.141

aux hommes car ce sont eux qui sont à la tête de ces marchés et par conséquent ce sont eux qui établissent les normes de beauté et de désirabilité.²⁵⁰ On retrouve l'importance du regard masculin dans le rapport que les femmes peuvent avoir à elles-mêmes²⁵¹. Ce mécanisme semble encore décuplé dans le capitalisme scopique et pousse les femmes à prendre une part active dans l'échange économico-sexuel. Elles sont poussées à s'impliquer dans une sorte d'auto investissement pour lequel elles consomment une large panoplie de produits sensés améliorer et modeler leur apparence afin d'augmenter leur valeur dans l'échange économico-sexuel et sur le « marché sexuel » en général, où la concurrence est grande. Le capitalisme scopique les bombarde d'injonctions quant à la manière de façonner leur corps pour le rendre sexuellement attirant. Dans le même temps, il semblerait qu'il les change en marchandises fongibles.²⁵² Comme le résume Illouz : « La féminité est une performance visuelle dans un marché contrôlé par les hommes, destinées au regard masculin et consommée par les hommes. Si la sexualité traditionnelle des femmes s'échange contre l'argent et le pouvoir détenus par les hommes, elle se situe désormais dans un marché où le corps sexualisé de la femme est constamment approprié par le regard masculin²⁵³. » De manière générale, la sexualité des femmes est devenue une sorte de théâtre de soi, une performance visible exécutée à travers la consommation de certains objets. Cette consommation permet la constitution d'une sorte d'image de marque personnelle qui est ensuite échangée et négociée sur des marchés économiques et sexuels.²⁵⁴ Elles font ces investissements dans l'espoir de « faire un beau mariage », trouver un « sugar daddy » ou un petit ami occasionnel qui offre le restaurant, etc. Au-delà du cinéma, de la publicité et de la pornographie, pour la sociologue, avec l'arrivée d'Internet, de nouveaux « lieux » privilégiés et plus explicites d'échanges économico-sexuels et de mise en scène de soi sexualisée sont apparus. Elle donne l'exemple des tutoriels de beauté sur YouTube et j'ajouterais le phénomène des influenceuses sur Instagram. Elle donne aussi l'exemple très parlant des sites de rencontre comme manière dont les logiques du marché s'immiscent dans les rencontres sexuelles. Pour elles, « ces plateformes institutionnalisent la marchandisation des corps et des rencontres sexuelles²⁵⁵ ». Celles-ci placent les individu.e.s dans des positions où iels doivent se présenter et se mettre en scène de manière idéalisée et attractive dans une situation de forte concurrence : « Les femmes exposent leur visage et leur corps sur un marché organisé en profils accessibles au public, et

²⁵⁰ *Ibid.*, p.167

²⁵¹ Cf. Simone De Beauvoir et Manon Garcia

²⁵² Eva ILLOUZ, 2020, p.151

²⁵³ *Ibid.*, pp.147-148

²⁵⁴ *Ibid.*, p.147-153

²⁵⁵ *Ibid.*, p.152

transforment ainsi leur corps en image qui devient une marchandise à échanger, voire à vendre au plus offrant.²⁵⁶ » Pour résumer on peut dire que « [l]a liberté sexuelle, la pilule contraceptive, la transformation du corps des femmes en images sexuelles, la technologie de l'Internet peuvent toutes être considérées comme des mécanismes qui ont amplifié l'offre et la concurrence sexuelles, ont permis aux hommes d'accéder plus facilement à des partenaires sexuelles féminines, ont réduit le coût des interactions sexuelles pour les hommes, ont produit une énorme plus-value économique pour les industries visuelles contrôlées par les hommes, et, pour les hommes encore, ont légitimé l'octroi d'un statut à travers une sexualité sérieuse.²⁵⁷ » Suivant les explications d'Illouz, il devient évident que consommation (sphère économique) et sexualité se mêlent et se constituent mutuellement : « la sexualité devenant un espace où l'argent circule de manière permanente²⁵⁸ ». Pour la sociologue, en passant du capitalisme industriel au capitalisme scopique consumériste, on est passé d'une acceptation de la vente de la sexualité des femmes dans le mariage et la prostitution uniquement, à la généralisation de la marchandisation du corps des femmes sur les marchés économiques et sexuels ainsi que sexuels et matrimoniaux.²⁵⁹ Cette sexualisation peut à la fois être vécue par les femmes comme une source d'émancipation et de pouvoir et à la fois comme une forme d'objectivation. Cela crée chez elles une grande incertitude dans leur rapport à elles-mêmes et à leur valeur. Elles se trouvent potentiellement dans une sorte de confusion générale quant à leur statut hybride de sujet-objet.²⁶⁰ Dans ce système, « leur valeur » n'est jamais assurée : « Étant donné que l'évaluation visuelle est instable, que les goûts des consommateurs changent, que les produits capitalistes et les corps attirants sont basés sur une obsolescence structurelle, que le moi fait l'objet d'une évaluation constante et que la valeur du moi et de l'autre est incertaine, il n'est pas surprenant que le marché hétérosexuel soit vécu par les femmes comme une épreuve²⁶¹. » L'attractivité des hommes est effectivement corrélée à leur position dans le champ social et tend donc à augmenter avec le temps, alors que c'est l'inverse pour les femmes. Leur capital c'est leur beauté, leur désirabilité et donc leur jeunesse et leur capacité à se modeler selon les standards dictés par les hommes.²⁶² Ceux-ci décroissent avec le temps. De plus, Illouz ajoute que « [l]'attrait sexuel des femmes est utilisé comme une forme de capital social et symbolique par les hommes qui se sentent évalué par d'autres hommes

²⁵⁶ *Ibid.*, pp.147-153

²⁵⁷ *Ibid.*, p.187

²⁵⁸ *Ibid.*, p.152

²⁵⁹ *Ibid.*, p.153

²⁶⁰ *Ibid.*, pp.190-196

²⁶¹ *Ibid.*, p.198

²⁶² *Ibid.*, p.168

dans un domaine où ils sont en concurrence²⁶³ » car en fait « [l]es hommes regardent les femmes qui sont regardées par d'autres hommes, car la sexualité est aujourd'hui devenue un marqueur de valeur sociale (masculine)²⁶⁴ » ! Donc l'échange économico-sexuel devient conscient, décomplexé et omniprésent. Il est ouvertement investi par les femmes. Elles deviennent des consommatrices qui créent elles-mêmes leur valeur espérant récupérer un retour sur investissement. Elles le font en investissant donc dans des biens matériels mais aussi en créant leur image de marque à travers un travail immatériel pour retenir l'attention et se faire une réputation qui les rend attirantes.²⁶⁵ C'est ce que résume assez clairement le témoignage suivant, rapporté par Illouz, d'une blogueuse autoproclamée « sugar baby » : « Pourrais-je vraiment être heureuse avec un homme qui aurait l'âge de mon père ? oui, bien sûr que oui ! Vous voyez, en étant toujours très apprêtée et resplendissante en n'importe quelle circonstance, je ne lâche rien. J'adore coordonner mes tenues, faire des manucures et des pédicures, et surtout faire du shopping. J'adore faire tout ça, que ça me permette ou non de rencontrer des hommes riches (même si je préfère quand même en rencontrer). J'adore me montrer sous mon meilleur jour parce que je suis une perfectionniste dans l'âme, c'est comme ça, un point c'est tout. D'ailleurs, si j'étais mariée à un homme riche, je ne me conduirais pas autrement [...]. La femme que vous voyez marcher dans la rue est une œuvre d'art. Beaucoup d'entretien – manucures, pédicures, coiffeur, épilations, décolorations et SHOPPING – entre en compte dans cette œuvre d'art. L'art reflète votre style de vie et votre statut. Si c'est un trophée que vous voulez, il faut être prête à en payer le prix. ²⁶⁶»

Illouz note que l'objectivation peut amener un sentiment de plaisir et de puissance parce qu'elle permet aux femmes d'utiliser leur sexualité et leurs corps pour en retirer une valeur économique et symbolique²⁶⁷. Mais en « ignorant les fondements économiques de la sexualisation, la notion d'auto-objectivation réduit finalement à une fausse conscience la participation volontaire des femmes à leur propre objectivation, sans se préoccuper des mécanismes de valorisation (symbolique et économique) qu'elle contient²⁶⁸ ». Le problème, selon la sociologue, n'est pas tant le mécanisme de la sexualité et de la sexualisation des femmes mais bien le fait que ces mécanismes soient contrôlés par les hommes, pour les hommes, et cela souvent au détriment des femmes. Ce sont les hommes qui définissent les

²⁶³ *Ibid.*, p.167

²⁶⁴ *Ibid.*, p.181

²⁶⁵ *Ibid.*, pp.139-190

²⁶⁶ *Ibid.*, pp.146-147

²⁶⁷ *Ibid.*, p.167

²⁶⁸ *Ibid.*, p.167

critères de beauté que les femmes doivent adopter pour être valorisées, les « femmes ne contrôlent pas l'appareil idéologico-visuel-économique qui définit les normes d'attractivités et les canons de beauté²⁶⁹ ». Valoriser les femmes quasi uniquement sur base de leur attirance sexuelle c'est aussi automatiquement invisibiliser/dénigrer leur intellect et perpétuer leur infériorité.²⁷⁰ Si l'idéal de liberté a effectivement permis une plus grande égalité et une plus grande liberté dans le champ de la sexualité en y réduisant la binarité des rôles de genre, les femmes ne sont pas moins soumises à des injonctions, devenues incertaines et contradictoires : elles sont censées exprimer leur liberté et se réaliser en affichant leur sexualité.²⁷¹ Illouz conclue que ces « dissensions internes se trouvent à cheval entre la sexualité et les sentiments, entre l'identité masculine et l'identité féminine, entre le besoin de reconnaissance et le besoin d'autonomie, entre l'égalité féministe et une identité régie par une visibilité produite par des industries capitalistes contrôlées par des hommes. Toutes ces contradictions résultent de la subsumption de l'individualité sous une sexualité organisée et régie par les structures et les procédures du capitalisme scopique ; or elles restent souvent à l'état de contradiction, ne pouvant être surmontées ou assimilées.²⁷² » Elle ajoute, lors d'une interview, que la révolution sexuelle, bien qu'absolument nécessaire, a en fait surtout profité « aux plus forts », à ceux qui avaient déjà l'avantage : « les hommes restent les dominants dans la sphère économique, et comme la séparation du régime sexuel et régime émotionnel, convient mieux à l'identité des hommes, que les femmes restent encore fort définies par ce qu'on appelle le care (investie et responsable des relations avec les autres et sont donc plus définies par le régime émotionnel). [...] Tout cela fait que les hommes ont un avantage, exercent une sorte de domination sexuelle et émotionnelle sur les femmes.²⁷³ » Ce qui apparaît clairement à travers les travaux d'Eva Illouz, c'est que nous sommes toujours face à une grande arnaque !

5. Échanges económico-sexuels, désir et consentement : une approche éthique

Le concept d'échange económico-sexuel tel que pensé par Paola Tabet ne laisse de place ni à la volonté libre des femmes ni à leur désir. Pour elle, si la femme reçoit une contre-patrie à un

²⁶⁹ *Ibid.*, p.168

²⁷⁰ *Ibidem.*,

²⁷¹ *Ibid.*, p.310

²⁷² *Ibid.*, p.315-316

²⁷³ Eva ILLOUZ, 2020, *Interview : La fin de l'amour*

service qu'elle offre à l'homme, cela signifie qu'elle n'est pas motivée par son désir propre.²⁷⁴ La domestication de sa sexualité et l'absence d'intérêt pour son désir dans l'échange supposent qu'elle ne peut pas donner son consentement. C'est le thème du consentement, dans sa dimension morale et éthique, en lien avec l'échange économico-sexuel que j'explore dans la dernière partie de ce travail. Je le fais plus comme une ouverture de perspective que comme une proposition finale et exhaustive sur la question. La notion de consentement est centrale car, selon Alexia Boucherie, « elle fait partie des concepts qui permettent de penser comment s'opère la jonction entre le pouvoir, la violence de celui-ci, et la capacité de libertés individuelles à exister dans une société hiérarchisée²⁷⁵ ». On retrouve l'échange économico-sexuel à la même jonction. De plus, le consentement semble servir aujourd'hui d'outil d'analyse principal de la morale sexuelle.²⁷⁶ Il serait la preuve et la condition de l'intégrité sexuelle dont chacun.e serait responsable.²⁷⁷

La construction sociale du « vrai viol » propose une vision binaire du consentement : si ce n'est pas un viol, c'est du consentement – qui suppose le désir. Cette idée préserve une fausse séparation entre la « bonne » sexualité, consentie, désirée et sans violence, et la « mauvaise » sexualité, forcée et violente. Ce point de vue invisibilise la réalité du consentement qui est bien plus trouble.²⁷⁸ En vérité, cette question se pose dans nos expériences sexuelles quotidiennes et donc dans les échanges économico-sexuels ordinaires. La notion de consentement, dans son acception courante, suppose l'autonomie et la capacité de l'accorder de manière « libre et éclairée ». C'est la volonté individuelle de chacun.e qui lui permet de consentir. Ceci fait de la relation physique une relation moralement bonne et justifiée.²⁷⁹ Toutefois, pour le mouvement matérialiste en France et les féministes « anti-sexe » aux États-Unis²⁸⁰, comme il se donne dans le contexte précis des rapports de pouvoir patriarcaux, le consentement des femmes est une illusion, il est impossible, parce que les femmes n'ont pas la possibilité de ne pas consentir. Pour Catharine MacKinnon, le problème est que, comme l'oppression des femmes est structurelle, le lien entre autonomie, consentement et liberté n'est pas évident. Comme l'explique Nicole-Claude Mathieu, un consentement libre et éclairé requiert une symétrie de conscience mais celle-ci n'existe pas dans le patriarcat. La conscience des femmes est envahie, limitée et médiatisée par les hommes. Par conséquent,

²⁷⁴ Paola TABET, 2014, p.40

²⁷⁵ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), *Trouble dans le consentement*, p.14

²⁷⁶ Alexia BOUCHERIE, 2019 (b), *Du « vrai viol » aux « zones grises du consentement »*, pp.375-376

²⁷⁷ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), p.54

²⁷⁸ *Ibid.*, p.53

²⁷⁹ Eric FASSIN, 1997, pp.17-18

²⁸⁰ Représentés respectivement ici par Nicole-Claude Mathieu et Catharine MacKinnon

elles partagent une seule vision de la sexualité : celle des hommes.²⁸¹ À cela s'ajoute l'omniprésence de la violence qui se trouve au cœur des interactions quotidiennes entre hommes et femmes. Le viol serait alors l'expression à un degré extrême de comportements masculins normaux dans notre culture. Le consentement servirait de dissimulation de la violence sexuelle quotidienne.²⁸² La dépendance matérielle, en lien direct avec la présence de l'échange économico-sexuel, pose, elle aussi, la question de la possibilité du consentement pour les femmes dans cette position. De ce point de vue, les femmes ne peuvent pas être totalement libres ni dans leurs actes, ni dans leurs pensées, ni même dans leur volonté. Comme le dit Nicole-Claude Mathieu « céder n'est pas consentir ». En fait, selon Michel Bozon : « les rapports sexuels contraints se produisent bien souvent dans des contextes relationnels ordinaires où la contrainte apparaît comme une forme socialement tolérée de la domination masculine et une forme extrême de l'infériorisation sociale des [...] femmes²⁸³ ».

Pour Manon Garcia, de manière un petit peu plus nuancée, le consentement sexuel donné par une femme peut être à la fois plus ou moins libre et plus ou moins contraint. Elle reconnaît le rôle important que jouent les normes sociales dans ce qui conduit les individu.e.s à avoir un rapport sexuel.²⁸⁴ Quand on regarde de plus près les relations sexuelles quotidiennes (considérées comme moralement bonnes), « on retrouve les schémas d'un arrangement sexuel genré, qui maintient des rapports de pouvoir inhérents au contexte de la conjugalité hétéronormée²⁸⁵ ». Le consentement sexuel, en tant que pratique sociale, est appris, construit et modifié au fil de la socialisation et des expériences de vie des individu.e.s. Ces apprentissages ont un impact sur leurs représentations et attentes sexuelles. Ceux-ci se font, bien évidemment, dans le cadre de rapports de pouvoir patriarcaux que les personnes intègrent.²⁸⁶ Dès lors, dans la sexualité quotidienne, « les pratiques de consentement peuvent prendre la forme d'autocontrainte culturellement légitimée²⁸⁷ ». Il semblerait que les femmes aient globalement intégré leurs « devoirs » sexuels de manière à ce que leur consentement apparaisse comme libre puisqu'il a été donné sans pression visible de la part du partenaire. Concernant l'autocontrainte sexuelle des femmes, Nicola Gavey met en lumière le fait que celles-ci apprennent que c'est en « donnant » du sexe aux hommes qu'elles obtiendraient ce qu'elles veulent vraiment : une relation amoureuse monogame de longue durée. De cela

²⁸¹ Manon GARCIA, 2021, pp.161-180

²⁸² Mary KOSS dans Eric FASSIN., 1997, p.4

²⁸³ Michel BOZON cité dans *Ibid.*, p.19

²⁸⁴ Manon GARCIA, 2021, p.11-28

²⁸⁵ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), p.92

²⁸⁶ *Ibid.*, pp.18-23

²⁸⁷ Alexia BOUCHERIE, 2019 (b), p.381

découle l'idée largement répandue selon laquelle les femmes s'engagent systématiquement et uniquement dans des relations sexuelles pour les avantages secondaires que celles-ci lui permettent d'obtenir. Elles apprendraient donc à envisager leurs relations sexuelles comme des échanges économico-sexuels dans lesquels leurs corps sont leur monnaie d'échange.²⁸⁸ Cela pose la question de la place de leur désir comme fondement de leurs relations sexuelles. En fait, pour Alexia Boucherie, le désir peut être feint, il se performe, et la relation sexuelle peut donc aussi avoir lieu sans « désir authentique ». Pour elle, le consentement « ne traduit plus nécessairement un désir sexuel ; il indique simplement l'acceptation d'une relation, qui peut donc être non désirée²⁸⁹ ». On se souvient que les femmes déclarent, plus que les hommes, avoir des relations sexuelles sans les désirer. On peut tout à fait imaginer une situation où une femme décide d'avoir des relations sexuelles, ou ne s'oppose pas à ce type de relation avec son compagnon, sans en avoir l'envie mais pour accéder à un quelconque bénéfice (solidifier la relation, recevoir de l'affection, etc.) ou parce qu'elle se sent redevable (après un restaurant/un cadeau coûteux par exemple) ou encore parce qu'elle ne pense pas pouvoir l'arrêter. Cet exemple hypothétique est, en fait, une situation assez banale et coïncide à ce qu'on appelle « les zones grises du consentement ». Ces zones grises correspondent aux zones qui se trouvent « entre ce qui n'est pas pleinement consenti et ce qui n'est pas, non plus, pleinement non consenti ou assimilable à un viol²⁹⁰ ». Ce sont les relations qui sont pensées/vécues comme consenties par ce que la femme, dans ce cas-ci, a proposé, accepté, ou n'a pas refusé la relation sexuelle sans que celle-ci ait été désirée. La relation apparaît dès lors comme non problématique puisqu'il n'y a pas eu de contrainte externe explicite – il s'agit davantage d'une contrainte interne.²⁹¹ La notion de zones grises révèle la complexité du consentement, il s'agit dorénavant d'un spectre/continuum avec des frontières floues et poreuses.²⁹² De fait, « distinguer clairement et complètement ce qui relève du « sexe normal » de ce qui relève du viol n'est pas aussi facile que l'on croit²⁹³ ».

Le fait que les expériences de ces zones grises soient assez communes dans les relations quotidiennes hétérosexuelles montre « la présence d'un phénomène social construit par des facteurs exogènes, structurels, qui dépendent de causes extérieures aux individus et impactent ces rationalisations internes. [...] On observe donc ici non seulement l'universalité de ces

²⁸⁸ Manon GARCIA, 2021, p.183

²⁸⁹ *Ibid.*, p.68-69

²⁹⁰ *Ibid.*, p.25

²⁹¹ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), pp.69-76

²⁹² *Ibid.*, p.165

²⁹³ Manon GARCIA, 2021, p.203

zones grises dans l'expérience de la sexualité, mais également leur dimension genrée : le consentement n'est jamais purement « libre et éclairé », il est toujours « situé » dans un système de valeurs et de croyances hétéronormatif.²⁹⁴ » Ces zones grises correspondent en fait à des scripts sexuels intégrés et rejoués dans une sorte « d'obligation sociale » qui nous pousse à minimiser, à rationaliser et à s'accommoder de ces situations. Elles nous apparaissent comme normales, parfois à tel point qu'on ne les relève même pas.²⁹⁵ Nicola Gavey utilise la métaphore de « l'échafaudage » pour décrire comment ces expériences banales de la sexualité viennent en fait renforcer/soutenir une culture du viol en amenant à la tolérance culturelle des violences sexuelles. L'échange économico-sexuel peut très certainement être vu comme une partie de cet échafaudage. C'est ce que montrent notamment les études sur le « *Date Rape* ». De manière plus implicite, la sexualité féminine étant comprise comme une chose pouvant/devant être troquée contre de l'intimité, une sécurité économique ou encore de l'amour, les femmes intègrent l'idée que leur sexualité n'a de la valeur d'échange que si elle correspond au désir masculin. Ce qui fait potentiellement disparaître l'importance du désir féminin.²⁹⁶ De manière générale, selon Illouz, le consentement des femmes correspondrait souvent plus à un « choix rationnel » qu'à l'expression de leur désir « authentique ». Elles s'adaptent, en fait, à une situation qu'elles n'ont pas le pouvoir de changer.²⁹⁷ Toutefois, il est important de préciser que toutes les relations sexuelles (pensées comme « injustes ») appartenant à ces zones grises ne tombent pas automatiquement dans la catégorie des violences sexuelles.

La reconnaissance de l'existence de ces zones permet de voir les femmes comme des actrices complexes qui posent des choix réfléchis dans une situation socio-culturelle et politique problématique et limitante.²⁹⁸ Dans les études sur le consentement comme dans celles sur l'échange économico-sexuel il est important, pour apporter de la nuance et ne pas parler à leur place, de donner la parole aux personnes concernées afin d'avoir accès à la manière dont elles vivent et comprennent leurs relations. Pour Manon Garcia, « on reconnaît intuitivement qu'il y a des relations sexuelles que l'on a choisies, que l'on a voulues, que l'on a appréciées et que cela les rend absolument différentes des relations sexuelles que l'on n'a pas voulues²⁹⁹ ». Interroger les femmes sur leurs perceptions permet de reconnaître leur capacité à poser des

²⁹⁴ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), p.74

²⁹⁵ *Ibid.*, p.69-76

²⁹⁶ Nicola GAVEY dans Ann CAHILL, *Recognition, Desire, and Unjust Sex*, 2014, p.307-308

²⁹⁷ Eva ILLOUZ, 2020, pp.205-215

²⁹⁸ Ann CAHILL, 2014, p.308

²⁹⁹ Manon GARCIA, 2021, p.199

choix, qu'elles s'aménagent effectivement des marges de manœuvre et de liberté et qu'elles possèdent la capacité de donner du sens à leurs actions et à leur situation. Ce sont ces discours qu'il est intéressant de replacer, dans un deuxième temps, dans un cadre plus large qui les structure potentiellement.³⁰⁰

Le concept de zones grises permet de mettre en lumière le fait que le lien entre consentement et désir est normé et doit être questionné.³⁰¹ Il peut en réalité y avoir tout un tas de « bonnes raisons », en dehors du désir, pour avoir des relations sexuelles moralement bonnes. Comme le résume Ann Cahill « une analyse éthique des interactions sexuelles nécessite de se concentrer sur le désir sexuel, mais ce désir ne peut assumer le rôle du consentement³⁰² ». Les zones grises sont des espaces ambivalents où désir et consentement sont séparés et qui illustrent l'impact de l'hétéronormativité dans notre sexualité.³⁰³ Évidemment, il reste intéressant de prendre en compte le désir dans l'étude du consentement car cela revient à reconnaître la valeur et l'existence du désir féminin. Mais le désir c'est aussi quelque chose d'appris et construit socialement dans le cadre du patriarcat. Il se performe selon son genre à travers des scripts culturels, interactionnels et intrapsychiques.³⁰⁴ Pour lutter contre la coercition normative dans notre sexualité, comme l'explique Nicola Gavey, il faut être capable de penser la distinction évidente entre le fait de choisir de donner en se sentant libre et le fait de donner parce que cela est nécessaire, « entre [les dons] qui sont vécus comme agréables ou raisonnables et ceux qui sont vécus comme aversifs ou oppressants³⁰⁵ ». Céder n'est pas donner. On cède face à ce qu'on ne peut pas changer, on choisit de donner. Comme le dit Ann Cahill « c'est l'écart entre "probable" et "nécessaire" qui maintient la possibilité d'agency sexuelle pour les femmes hétérosexuelles³⁰⁶ ». Selon elle, ce n'est donc pas la présence ou l'absence de désir qui définit éthiquement une relation sexuelle, mais l'impact et l'importance que sa présence ou son absence a sur le déroulement de la relation et sa qualité. Le problème est le fait que trop souvent le désir des femmes n'est pas ou peu pris en compte. Le problème est que « les normes culturelles contemporaines concernant les interactions sexuelles ne sont pas bien alignées sur l'objectif des interactions sexuelles éthiques³⁰⁷ ». Un pas vers des relations sexuelles plus éthiques correspondrait au fait de mieux connaître ses

³⁰⁰ *Ibidem.*,

³⁰¹ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), p.55

³⁰² Ann CAHILL, 2014, p.303 (ma traduction)

³⁰³ Alexia BOUCHERIE, 2019 (a), p.77

³⁰⁴ *Ibid.*, pp.63-76

³⁰⁵ Nicola GAVEY cité dans Ann CAHILL, 2014, p.314 (ma traduction)

³⁰⁶ *Ibid.*, p.316 (ma traduction)

³⁰⁷ *Ibid.*, p.316 (ma traduction)

désirs sexuels, de mettre en place une nouvelle forme de conscience de soi et de l'autre et une meilleure communication sur la sexualité avec ses partenaires. Cela n'a l'air de rien mais permettrait pourtant de saper les normes hétéronormatives et patriarcales invisibles et qui font notre quotidien.³⁰⁸ Pour Manon Garcia pour que la sexualité soit quelque chose qui se fait entre égaux, il est nécessaire « d'interroger l'autonomie non pas seulement comme quelque chose qui doit être protégé contre des attaques mais comme quelque chose qui a besoin de conditions propices pour son développement.³⁰⁹ » En ce qui concerne les échanges économico-sexuels, ils peuvent clairement correspondre, aujourd'hui, à des scripts hétéronormés qui poussent les femmes à s'autocontraindre à avoir des relations sexuelles « parce qu'elle le doivent » sans les désirer alors qu'il est possible qu'elle préfèrerait les éviter. Je pense qu'ils peuvent aussi quelquefois traduire la volonté libre de donner. Le problème n'est pas le fait que des échanges aient lieu mais qu'ils ne soient majoritairement non libres de contraintes (internes et externes) à cause du cadre dans lequel ils prennent place. Du fait de cette structure – du patriarcat et du capitalisme scopique –, ils traduisent effectivement bien souvent les inégalités de genre. Comme le dit, très justement, Manon Garcia, en s'inspirant des travaux de Ann Cahill : « Pour que la sexualité puisse remplir ses promesses, il faut que les partenaires puissent y être reconnus comme des personnes, des sujets incorporés, qui désirent, qui pensent, qui veulent. [...] [L]e problème que le patriarcat pose à nos sexualités est qu'il empêche de les vivre comme des expériences dans lesquelles les sujets se reconnaissent mutuellement comme des sujets de désir et de plaisir.³¹⁰ » Dans la pratique, il s'agirait d'écrire de nouveaux scripts sexuels positifs, comprenant des échanges ou non, qui traduisent l'érotisation de l'égalité et du consentement.³¹¹ Évidemment : « la véritable solution est à chercher dans un changement social de grande ampleur et dans la remise en cause de la domination sociale des hommes sur les femmes.³¹² » Dans cette nouvelle réalité sociale, les échanges se feraient entre égaux et ne seraient pas spécialement marqués par le genre.

³⁰⁸ *Ibid.*, pp.315-317

³⁰⁹ Manon GARCIA, 2021, p.232

³¹⁰ *Ibid.*, pp.232-233

³¹¹ *Ibid.*, pp.237-253

³¹² *Ibid.*, p.253

6. Conclusion

Ce que ce travail permet de mettre en lumière c'est la banalité des échanges économico-sexuels ainsi que leur omniprésence dans les relations hétérosexuelles en Occident. Les travaux d'Illouz et de Zelizer, en particulier, mettent en avant l'aspect « co-constitutif » des sphères économiques et sexuelles. Ils soulignent donc l'illusion de la gratuité des relations sexuelles qui ont lieu au sein de l'hétérosexualité dans notre société. Les échanges économico-sexuels implicites sont si élémentaires et réguliers dans l'hétérosexualité qu'ils lui sont transversaux. Cette transversalité m'a amenée à proposer un tableau finalement assez large de la sexualité des femmes en Occident. Il m'a effectivement semblé utile de sélectionner et de relayer un large panel de lectures sociologiques très différentes afin de l'appréhender au mieux, dans toute son amplitude. J'ai trouvé cette démarche nécessaire pour construire une boîte à outils essentielle à l'exploration du sujet dans sa complexité et avec nuance. C'est un sujet plus compliqué à saisir qu'il n'y paraît.

Ce travail montre que le concept proposé par Paola Tabet est extrêmement pertinent pour étudier une partie de l'hétérosexualité ordinaire en Occident. Cela malgré le fait que le contexte social dans lequel ces échanges prennent place soit quelque peu différent aujourd'hui. On peut grossièrement faire le constat d'une plus grande égalité matérielle entre les hommes et les femmes. Toutefois, les ressources immatérielles (pouvoir, confiance, etc.) restent très inégalement partagées. La violence continue d'être une réalité quotidienne pour toutes les femmes et leur conscience est toujours largement envahie par les hommes. J'ai notamment montré dans ce travail que la sexualité des femmes, bien qu'elle ait gagné en liberté, est toujours sous contrôle, domestiquée et apparaît encore largement comme un service, une monnaie d'échange. Comme Paola Tabet l'annonçait, la sexualité reste organisée à l'intérieur des rapports sociaux de sexe qui sont des rapports de pouvoir.

Ma recherche donne raison à Paola Tabet lorsqu'elle émet l'hypothèse selon laquelle les échanges économico-sexuels n'ont pas disparu mais qu'ils se sont plutôt transformés et complexifiés. Son cadre d'analyse reste amplement valide pour étudier la banalité de ces échanges en Occident mais il gagne à être complété et nuancé par d'autres approches théoriques sortant du cadre du féminisme matérialiste. Cette démarche permet de saisir leurs fonctionnements de manière plus juste et précise.

Replacer l'étude des échanges économico-sexuels dans le cadre de la théorie de l'interactionnisme symbolique est intéressant pour souligner la puissance, dans leurs conséquences, des injonctions et de l'autocontrainte invisibles que vivent quotidiennement les femmes dans leurs rencontres amoureuses et sexuelles. Étudier ces échanges comme des rituels performés – comme c'est aussi le cas dans les travaux de Zelizer – permet également de mettre en lumière la symbolique attachée à nos actions et échanges. C'est le cas, par exemple, de la galanterie, qui recouvre de puissants scripts économico-sexuels fourmillants de rituels symboliques, intégrés, valorisés, appris, performés et très peu questionnés dans notre société. La théorie des scripts sexuels – à travers l'interrelation dynamique des trois niveaux d'analyse et la proposition des scripts intrapsychiques – est particulièrement intéressante parce qu'elle permet de comprendre le lien entre l'autocontrainte socialement incorporée et la capacité d'adaptation et d'action des individu.e.s. Cette théorie permet donc de penser le fait que chaque personne pose des choix singuliers bien qu'ils restent plus ou moins limités par un cadre de possibilités.

Grâce à l'approche proposée par Zelizer, on comprend l'importance de la prise en compte des récits présentés par les individu.e.s sur leurs relations intimes. Ceux-ci leur permettent en fait d'adoucir la vérité de l'interpénétration de l'économique et du sexuel, de masquer l'aspect dissymétrique des échanges et leur potentielle violence (mondes antagonistes, idéologie de l'amour). Zelizer réinjecte de la complexité dans l'analyse en prenant en compte les engagements affectifs via le travail relationnel exécuté par chacun.e. Sa théorie amène à concevoir ces échanges comme étant nécessaires à la construction de relations intimes. Elle donne l'opportunité de penser ceux-ci au-delà des biens matériels en incluant des biens immatériels et en appuyant sur leur importance symbolique. Enfin, Zelizer propose comme niveau d'analyse les rapports de pouvoir interpersonnels dans les relations intimes.

Cette démarche est, d'une certaine manière, prolongée par les travaux d'Illouz. En incluant les (non-)sentiments et émotions dans ses travaux, cette dernière démontre la présence d'une sorte « d'inégalité psychologique » entre hommes et femmes qui s'ajoute à une potentielle dépendance matérielle. La mobilisation de la sociologie de l'amour et des sentiments dans mon travail démontre le rôle que ceux-ci peuvent jouer en tant que puissants moteurs de comportements en lien avec les échanges économico-sexuels dans une sorte d'économie des sentiments et affects. Les travaux d'Illouz (combinés à ceux de Zelizer) m'ont également permis de mettre en avant la complexité du cadre social et culturel dans lequel se passent et qui influence les rencontres intimes et les échanges économico-sexuels. Celui-ci joue, entre autres, le rôle de guide de la « bonne manière » de gérer ses émotions. Ce cadre est marqué

par l'incertitude et les contradictions, ce qui complique la performance de scripts ritualisés clairs – comme ceux présentés par Beth Bailey par exemple. Ce cadre demande, en fait, un plus grand travail d'adaptation et d'improvisation à chacun.e. Il passe par une grande prise en considération individuelle et psychologisée de ses émotions et de son rapport à soi. Dans le même sens que Simone de Beauvoir avant elle, Illouz appuie sur la réalité de l'objectification des femmes et de leurs corps à travers le regard des hommes. Elle semble d'autant plus puissante dans le capitalisme scopique. De plus, ses travaux me permettent de mettre en relief – ce que Paola Tabet abordait déjà – l'importance des principes de valorisation et de récompenses présents dans la logique du don et de l'échange. Selon Illouz et Chollet, pour les femmes, la validation (de leur identité et de leur valeur) que leur apporte la relation sexuelle avec un homme est devenue une récompense dans cet échange. Encore une fois, Paola Tabet avait vu juste quand elle a émis l'hypothèse selon laquelle les modifications des principes qui sous-tendent les échanges économico-sexuels ont rendu ceux-ci encore plus agréables pour les hommes. Le tableau dressé par Illouz nous plonge clairement au cœur d'une « nouvelle arnaque » plus complexe, dissimulée et omniprésente comme résultat du capitalisme scopique, des nouvelles technologies, de la révolution sexuelle et des discours psychologiques. Cette arnaque encourage la généralisation de la marchandisation du corps des femmes dans une société qui érige la sexualité comme moyen d'expression de sa liberté. Dès lors, celles-ci se retrouvent dans une situation paradoxale qui les plonge, encore une fois, dans une sorte de « schizophrénie » guidée par l'incertitude et la contradiction.

Cette recherche montre l'importance du concept et du sujet que j'ai choisi de traiter ainsi que le besoin de poursuivre son investigation. D'abord, par d'autres lectures scientifiques pour continuer de clarifier et nuancer le cadre proposé. Chacun de ces points de vue pris séparément n'est pas suffisant pour étudier et comprendre les échanges économico-sexuels dans toute leur ampleur. Je pense que la solution serait de les synthétiser dans une sorte de proposition qui emprunterait sa forme à la théorie des scripts sexuels dans le sens où celle-ci permet de lier et d'observer simultanément plusieurs niveaux d'analyse en relation dynamique. Il faudrait être attentif.ve d'y inclure une perspective de genre dans une démarche féministe. Un tel modèle permettrait de ne pas perdre la puissance théorique de Paola Tabet tout en rendant possible de penser l'agentivité des acteur.rice.s et de prendre en compte le travail émotionnel qu'ils engagent. Il s'agirait donc d'observer ce qui est échangé (de matériel et d'immatériel) par l'homme et par la femme, la manière dont iels négocient les équivalences (et leurs potentiels conflits), les discours qu'ils ont sur ces échanges et de les

replacer systématiquement dans le cadre plus général dans lequel ils se produisent. Ce modèle devra être éprouvé/testé via un travail ethnographique, si possible, dans une perspective intersectionnelle afin de gagner en justesse.

Une fois un tel cadre d'analyse posé, il sera intéressant d'interroger plus en profondeur les échanges económico-sexuels en lien avec le consentement, c'est-à-dire en termes éthiques et moraux. Ce que j'ai mis en avant, notamment à travers la mobilisation du concept de zones grises du consentement, c'est que le problème éthique des échanges económico-sexuels n'est pas tant les échanges en tant que tels et la sexualisation des femmes mais bien le fait que ces mécanismes soient contrôlés par les hommes, pour les hommes, au détriment des femmes. Le problème, c'est que les femmes prises dans ces échanges manquent potentiellement de liberté. Le problème, c'est le cadre dans lequel ces échanges prennent place et que ces derniers participent, dans le même temps, à perpétuer. Afin de changer le cadre et de réécrire de nouveaux scripts plus justes, la première étape que j'entame tout juste consiste à comprendre ces échanges económico-sexuels et leurs mécanismes pour pouvoir les renverser. Il y a encore du travail...

7. Bibliographie

Armstrong, Elizabeth., Hamilton, Laura., Sweeney, Brian., 2006, « Sexual Assault on Campus : A Multilevel, Integrative Approach to Party Rape », In : Social Problems, Vol.53, n°4, novembre, pp.483-499

Bailey, Beth., 2004, « From Front Porch to Back Seat : A History of the Date », In : OAH Magazine of History, Vol.18, n°4, Juillet, pp.23-26

Bajos, Nathalie., Bozon, Michel (dir.), 2008, « Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé », La Découverte, Paris

Baril, Audrey., 2007, « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler » In : Recherches Féministes, Vol.20, n°2, pp.61-90

Basow, Sucan., Minieri, Alexandra., 2011, « « You Owe Me » : Effects of Date Cost, Who Pays, Participant Gender, and Rape Myth Beliefs on Perceptions of Rape », In : Journal of interpersonal violence, Vol. 26, n°3, pp.479-497

Baumeister, Roy., Vohs, Kathleen., 2004, « Sexual Economics : Sex as Female Resource for Social Exchange in Heterosexual Interactions », In : Personality and Social Psychology Review, Vol.8, n°4, pp.339-363

Belk, W. Russell., Coon S. Gregory., 1993, « Gift Giving as Agapic Love : An Alternative to the Exchange Paradigm Based on Dating Experiences », In : Journal of Consumer Research, Inc, décembre, Vol.20, pp.393-417

Benquet, Marlène., Trachman, Mathieu., 2009/2, « Actualité des échanges économico-sexuels », In : Genre, sexualité et société, [En ligne] mis en ligne le 14 décembre 2019, consulté le 19 mai 2022. [URL://journals.openedition.org/gss/1234](http://journals.openedition.org/gss/1234)

Bereni, Laura., 2008, « Introduction aux Gender Studies : manuel des études sur le genre », Editions De Boeck, Bruxelles

Bostwick, Tracy., Delucia, Janice., 1992, « Effects of Gender and Specific Dating Behaviors on Perceptions of Sex Willingness and Date Rape », In : Journal of Social and Clinic Psychology, Vol.11, n°1, pp.14-25

Boucherie, Alexia., 2019 (a), « Troubles dans le consentement. Du désir partagé au viol : ouvrir la boîte noire des relations sexuelles », Editions François Bourin, Paris

Boucherie, Alexia., 2019/1 (b), « Du « vrai viol » aux « zones grises ». Juger du (non) consentement dans la sexualité contemporaine française », In : Dalloz/Archives de philosophie du droit », Tome 375, pp.375-386

Bozon, Michel., 2005, « Sociologie de la sexualité », Armand Colin, Paris

Bozon, Michel., 2001/1, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergence dans les expressions de la sexualité », In : Sociétés contemporaine, n°41-42, pp.11-40

Bozon, Michel., 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », In : Actes de la recherche en sciences sociales, Vol.128, juin, pp.3-23

Bozon, Michel., Leridon, Henri., 1993, « Les constructions sociales de la sexualité », In : Population, 48^e année, n°5, Sexualité et sciences sociales : les apports d'une enquête, pp.1173-1195

Broqua, Christophe., Deschamps, Catherine (dir.), 2014, « L'échange économico-sexuel », Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris

Broqua, Christophe., Deschamps, Catherine., 2014, « Transactions sexuelles et imbrication des rapports de pouvoir », In : Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), L'échange économico-sexuel, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, pp.7-18

Bruyer, Marie., Van Enis, Nicole, 2010, « Le « mythe de l'égalité-déjà-là » », Barricade, En ligne, consulté le 12/08/2022 : http://www.barricade.be/sites/default/files/publications/pdf/2010_le_mythede_l_egalite-deja-la.pdf

Cahill, Ann J., 2014, « Recognition, Desire, and Unjust Sex », In : Hypatia, Printemps, Vol. 29, No. 2, pp.303-319

Chollet, Mona., 2021, « Réinventer l'amour. Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles », Editions La Découverte, Paris

Clair, Isabelle., 2013/1, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », In : Cahiers du Genre, n°54, pp.93-120

Clair, Isabelle., 2012/1, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », In : Agora débats/jeunesses, n°60, pp.67-78

Combessie, Philippe., 2014, « Femmes seules en milieu « libertin » », In : Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), L'échange économico-sexuel, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, pp.267-290

Combessie, Philippe., Mayer, Sibylla., 2013/3, « Introduction : une nouvelle économie des relations sexuelles ? », In : Ethnologie française, Vol.43, pp.381-389

Dayan-Herzbrun, Sonia., 1991, « La sexualité au regard des sciences sociales », In : Sciences sociales et santé, Vol. 9, n°4, pp.7-22

Dayan-Herzbrun, Sonia., 1982, « Production du sentiment amoureux et travail des femmes », In : Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol. 72, Janvier-Juin, pp.113-130

De Beauvoir, Simone., 2008 (1949), « La femme indépendante », Editions Gallimard, Paris

Delphy, Christine., Molinier, Pascale., Clair, Isabelle., Rui, Sandrine., 2012/3, « Genre à la française ? », In : Sociologie, Vol. 3, pp.299-316

Deschamps, Catherine., 2013/3, « Prix et valeur dans la circulation du désir », In : Ethnologie française, Vol.43, pp.391-398

De Smet, François., 2019, « Eros Capital. Les lois du marché amoureux », Climats, Castelnau-Le-Lez

Dorlin, Elsa., 2008, « Sexe, genre et sexualités », 2^e Edition, PUF, Paris

Emmers, Tara., & al. 2010, « First Date Sexual Expectations : The Effects of Who Asked, Who Paid, Date Location, and Gender », In : Communication Studies, Vol.61, n°3, Juillet-Aout, pp.339-355

- Fassin, Eric., 2012/2, « Au-delà du consentement : pour une théorie féministe de la séduction », In : *Raisons politiques*, n°46, pp.47-66
- Fassin, Eric., 2009, « Le sexe politique : Genre et sexualité au miroir transatlantique », *Ecole des hautes études en sciences sociales*, Paris
- Fassin, Eric., 2006/3, « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », In : *Multitudes*, n°26, pp.123-131
- Fassin, Eric., 1997/5, « Le date rape aux États-Unis. Figure d'une polémique », In : *Enquête*, pp.1-23, [En ligne] mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 19 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1263>
- Ferrand, Michèle., Bajos, Nathalie., Andro, Armelle., 2008 (a), « Accords et désaccords : variations autour du désir », In : Nathalie Bajos et Michel Bozon (dir), *Enquête sur la sexualité en France*, La Découverte, Paris, pp.359-380
- Ferrand, Michèle., Bajos, Nathalie., Andro, Armelle., 2008 (b), « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », In : Nathalie Bajos et Michel Bozon (dir), *Enquête sur la sexualité en France*, La Découverte, Paris, pp.545-578
- Ferrarese, Estelle., 2015, « The Political Grammar of Consent : Investigating a New Gender Order », In : *Constellations*, Vol.22, n°3, pp.462-471
- Gagnon, John., 1999, « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 28, juin, pp.73-79
- Garcia, Manon., 2021, « La conversation des sexes. Philosophie du consentement », *Climats*, Castelnau-Le-Lez
- Garcia, Manon., 2018, « On ne naît pas soumise, on le devient », *Climats*, Castelnau-Le-Lez
- Gaussot, Ludovic., 2002, « Domination masculine, consentement et partage des représentations » In : *Revue électronique Arobase, Journal des lettres & sciences humaines*, 6, 1-2, pp.66-80
- Gilligan, Carol., 1977, « In a Different Voice : Women's Conceptions of Self and Morality », In : *Harvard Educational Review*, Vol.47, n°4, Novembre, pp.481-517
- Goffman, Erving., 1977, « L'arrangement des sexes », *La Dispute*, Paris
- Goffman, Erving., 1973, « La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi », *Les éditions de minuit*, Paris
- Gourarier, Mélanie., 2017, « Alpha Mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes », *Editions du Seuil*, Paris
- Gourarier, Mélanie., 2014, « Quand les hommes veulent être le prix de l'échange », In : *L'échange économico-sexuel*, In : Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, pp.247-266
- Gourarier, Mélanie., 2013/3, « La communauté de séduction en France. Des apprentissages masculins », In : *Ethnologie française*, Vol.43, pp.425-432

- Gourarier, Mélanie., 2013/2, « « Désaffecter » la galanterie masculine. La redistribution des transactions de séduction hétérosexuelle au sein de la « communauté de la séduction » en France », In : Pensée plurielle, n°33-34, pp.205-215
- Handman, Marie-Elisabeth., 2017, « L'œuvre de Paola Tabet ou l'art de renverser le sens commun », In : Cahiers du Genre, n°63, pp.187-202
- Henchoz, Caroline., 2008, « Le couple, l'amour et l'argent. La construction conjugale des dimensions économiques de la relation amoureuse », L'Harmattan, Paris
- Hou, Xiaoshuo., 2008, « The social meaning of money and intimacy : Review of Viviana A. Zelizer, The Purchase of Intimacy », In : Theory and Society, Vol.37, n°3, Juin, pp.311-315
- Illouz, Eva., 2020, « La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain », Edition du Seuil, Paris
- Illouz Eva., 2012, « Pourquoi l'amour fait mal ? L'expérience amoureuse dans la modernité », Editions du Seuil, Paris
- Illouz, Eva., 2006, « Les sentiments du capitalisme », Editions du Seuil, Paris
- Irigaray, Luce., 1974, « Ce sexe qui n'en est pas un », In : Les Cahiers du GRIF, n°5, Les femmes font la fête font la grève, pp.54-58
- Javeau, Claude., 2011, « Sociologie de la vie quotidienne », PUF, Paris
- Kauffman, Jean-Claude., 2021, « Pas envie ce soir. Le consentement dans le couple », Editions Les Liens qui Libèrent, Paris
- Kergoat, Danièle., 1992, « Des rapports sociaux de sexe et de la division sexuelle du travail », In : Cahiers du GEDISST, n°3, Rapports sociaux de sexe. Une journée de discussion, pp.23-26
- Lagrange, Rose-Marie., 2014, « Postface », In : Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), L'échange économico-sexuel, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, pp.363-380
- Leridon, Henri., 2008, « Le nombre de partenaires : un certain rapprochement entre les femmes et les hommes, mais des comportements encore très différents », In : Nathalie Bajos et Michel Bozon (dir), Enquête sur la sexualité en France, La Découverte, Paris, pp.215-242
- Mackinnon, Catharine., Gasquet, Béatrice., 2012/2, « Sexuality », Raisons politiques, n°46, pp.101-130
- Manne, Kate., 2018, « Down Girl. The Logic of Misogyny », Penguin Books, Londres
- Maruani, Margaret., 2017, « Travail et emploi des femmes », La Découverte, Paris
- Mathieu, Nicole-Claude., 2013 (1991), « L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe », Editions iXe, Donnemarie-Dontilly
- Morr Serewicz, Mary Clair., Gale Elaine., 2008, « First-Date Scripts : Gender Roles, Context, and Relationship », [En ligne] mis en ligne le 25 octobre 2007, consulté le 16 mai 2022. URL : https://www.researchgate.net/publication/225170285_First-Date_Scripts_Gender_Roles_Context_and_Relationship
- Muehlenhard, Charlene., 1988, « Misinterpreted Dating Behaviors ans the Risk of Date Rape », In : Journal os Social and Clinical Psychology, Vol.6, n°1, pp.20-37

- Pateman, Carole., 1980, « Women and Consent », in *Political Theory*, May, Vol.8, No.2, pp.149-168
- Pheterson, Gail., 1993, « The Whore Stigma : Female Dishonor and Male Unworthiness », In : *Social Text*, A Special Section Edited by Anne McClintock Explores the Sex Trade, Hiver, n°37, pp.39-64
- Picard, Dominique., 2009, « Erving Goffman. Le monde comme un théâtre », In : Molénat Xavier (dir.), *La sociologie*, Editions Sciences Humaines, Auxerre, pp.79-82
- Renard, Noémie., 2021 (2018) « En finir avec la culture du viol », *Les petits matins*, Paris
- Rubin, Gayle., 2020 (2010) « Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe », 3^e Edition, Epel, Paris
- Sabarot, Olivier., 2013/3, « Séduire : Agresser ou charmer ? Un aperçu historique », In : *Ethnologie française*, Vol.43, pp.505-513
- Tabet, Paola., 2014, « Echange económico-sexuel et continuum », In : *L'échange económico-sexuel*, In : Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange económico-sexuel*, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, pp.19-60
- Tabet, Paola., 2004, « La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange económico-sexuel », L'Harmattan, Paris
- Toulemon, Laurent., 2008, « Entre le premier rapport sexuel et la première union : des jeunesses encore différentes pour les femmes et pour les hommes », In : Nathalie Bajos et Michel Bozon (dir), *Enquête sur la sexualité en France*, La Découverte, Paris, pp.163-196
- Trachman, Mathieu., 2020/2, « Dépendance et intimité. Les dimensions non marchandes du commerce de la sexualité », In : *Revue Française de Socio-Economie*, n°25, pp.123-140
- Trachman, Mathieu., 2009/2, « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », In : *Genre, sexualité et société*, [En ligne] mis en ligne le 14 décembre 2009, consulté le 24 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/gss/1227>
- Weber, Florence., 2000/4, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage », In : *Genèses*, n°41, pp.85-107
- Wittig, Monique., 1980, « On ne naît pas femme », In : *Questions Féministes*, n°8, Mai, pp.75-84
- Wittig, Monique., 1980, « La pensée Straight », In : *Questions Féministes*, n°7, Février, pp.45-53
- Zelizer, Viviana., 2005 (a), (1994) « La signification sociale de l'argent », Editions du Seuil, Paris
- Zelizer, Viviana., 2005 (b), « The Purchase of Intimacy », Princeton University Press, Princeton
- Zelizer, Viviana., 2005/45 (c), « Intimité et économie », In : *Terrain : Anthropologie et sciences humaines : L'argent et la Famille*, septembre, pp.13-28
- Zelizer, Viviana., 2001/1, « Transactions intimes », In : *Genèses*, n°42, mars, pp.121-144

Zelizer, Viviana., 2000, « The Purchase of Intimacy », In : Law & Social Inquiry, Vol.25, n°3, Été, pp.817-848

- Interview :

Illouz, Eva., 2020, Interview « La fin de l'amour » par Guillaume Erner sur France Culture, février. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-face-a-face/eva-illouz-la-fin-de-l-amour-1095990>

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial